

Le Laboureur de Ménandre

Fragments inédits sur papyrus

d'Egypte, ed. with tr. by Nicole



LE
LABOUREUR DE MÉNANDRE

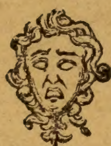
FRAGMENTS INÉDITS SUR PAPYRUS D'ÉGYPTE

DÉCHIFFRÉS, TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

JULES NICOLE

Professeur à l'Université de Genève.



BALE ET GENÈVE

GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1898

LE LABOUREUR DE MÉNANDRE

GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG ET FILS

LE LABOUREUR DE MÉNANDRE

FRAGMENTS INÉDITS SUR PAPYRUS D'ÉGYPTE

DÉCHIFFRÉS, TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

JULES NICOLE
Professeur à l'Université de Genève.



BALE ET GENÈVE
GEORG & Cº, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1898

A mes maîtres et anciens collègues
de l'Ecole pratique des Hautes Etudes
à Paris.

Témoignage de reconnaissance
et d'affection.

I

Les fragments qui font l'objet de cette publication m'ont été gracieusement cédés l'hiver dernier par M. Georges Dattari, le numismate bien connu, dont la collection égyptologique est une des plus belles du Caire. Il les tenait d'un indigène qui disait les avoir apportés d'Abydos [1].

Ces fragments, au nombre de six, sont du Ménandre et proviennent d'une de ses pièces les plus célèbres, le Γεωργός, dont ils nous ont conservé, partiellement du moins, quatre pages en deux

[1] Ce qui ne signifie rien du tout. Une des constatations pénibles auxquelles il faut bien se résigner, quand on a un peu fréquenté les Arabes ou les fellahs vendeurs d'antiquités, c'est qu'ils mentent presque toujours sur la provenance de leurs marchandises. Heureux encore quand ils s'en tiennent là! Plus d'un a ensablé en quelque coin du désert, pour ménager à des voyageurs trop naïfs le plaisir coûteux de la découverte, des statuettes, des stèles ou des papyrus exhumés dans un autre district ou fabriqués par des spécialistes.

feuillets. La preuve sera vite faite. Deux des passages que l'on possédait déjà de cette comédie figurent dans nos papyrus, l'un textuellement (βουβῶν ἐπήρθη κ. τ. λ. *frag.* 98[1]), sur le verso du premier feuillet, l'autre (ἀγρὸν εὐσεβέστερον κ. τ. λ. *frag.* 96), avec certaines différences de rédaction, sur le recto du second. Quant à l'homogénéité de l'ensemble, elle est tout aussi évidente : d'un bout à l'autre de ces textes, on voit apparaître les mêmes personnages et se développer les mêmes données dramatiques. Ils dérivent bien tous de la même pièce.

Je transcris d'abord chacune des quatre pages, en m'attachant à reproduire de la manière la plus exacte l'aspect qu'elle présente dans le papyrus. Je n'y change rien, sauf pour indiquer, en les soulignant, les lettres incomplétement lisibles et pour marquer par des points la place de celles qui ont tout à fait disparu. La lecture du texte viendra ensuite, telle du moins que je l'ai essayée. On aurait préféré sans doute une reproduction photographique ; mais elle n'eût guère été possible. L'encre a tellement pâli en plusieurs endroits, que je n'ai lu distinctement certains mots qu'après les avoir en quelque sorte devinés. Dans ces

[1] Pour la numérotation des fragments de Ménandre et des poètes comiques grecs en général, je reproduirai les chiffres du recueil de M. Th. Kock. (Comicorum Atticorum fragmenta, 3 volumes dont le dernier, celui des représentants de la comédie nouvelle, a paru en 1888 à Leipzig chez Teubner.)

conditions, un fac-similé offrait moins de garanties de fidélité qu'une copie minutieuse.

L'écriture des pages 1, 2 et 3 est d'une seule main. C'est une petite onciale légèrement penchée, nette et même élégante en général, assez négligée çà et là. La page 4, tracée par un autre copiste, est couverte d'une onciale plus droite et plus grosse, qui se rapproche souvent de la cursive. Fait curieux, on y relève peu de fautes d'orthographe, tandis qu'elles abondent dans les trois premières pages. Ces fautes tiennent surtout à une mauvaise prononciation, qui confondait l'ε avec la diphthongue αι, l'ο avec l'ω, l'η avec l'ε. Ces confusions sont très fréquentes dans les textes grecs d'Egypte à partir du IIme siècle après J.-C., terme au delà duquel, d'ailleurs, le type des deux écritures ne nous permettrait pas de remonter. Peu ou point d'iotacismes ; pas trace d'ι ascrit. Le seul signe prosodique connu de nos copistes est l'apostrophe, pour indiquer les élisions ; encore n'est-elle pas employée très régulièrement. On trouvera du reste le détail des faits dans mes notes critiques.

Feuillet I.

Hauteur : 17 cm., largeur 15 cm. La partie inférieure manque. Déchirures à droite et à gauche. En deux morceaux.

PAGE 1 (recto).

ς

προσιωνπραττων
υποφοβουμενοσ
δ . δοκουν
θομειρακισκοσεναγρωδιετελει
υμβεβηκοσωμ᾽απολωληκε
μονεισκορινθονεπιπραξιντινα
πονυκταγινομενητουσγαμουσ
βανωμοιτουσθεουσεστεφανουσ
ραθυονταενδονεκδιδωσιδε
πατηρομοπατριαγαρεστιμοι
νυνιγυναικοστρεφομενησ
δελφη..ναδεδυσφευκτωκακω
απληνουτωσεχω
ερασουδενφρασασ
λ.πωνδετονγαμοντηνφιλτατην
αναδικησαιμ᾽ανουγαρευσεβοσ
πτεινδεμελλωντηνθυραν̓οκνωπαλαι
κοιδαγαρτοναδελφονειννυνεξαγρου
νθαδ᾽επιδημειπανταπρονοεισθαιμ᾽εδει
λλ᾽εκποδωναπειμικαιβουλευσομαι
τουτ᾽αυθ᾽οπωσδειδιαφυγειμετονγαμον
λλ᾽ωσπροσευνουνωφιλινναετουσλογουσ
ρουμενησεπαντατομαυτησλεγω
οισδ᾽εγωνυνειμικαινητωθεω
υγ᾽ακουουσ᾽ωτεκνονμικρουδεω
σχατον

En haut, à droite, le chiffre ϛ = 6 marque le numéro de la page. Des trois premiers vers, il n'y a plus que les dernières syllabes. Le premier vers finissait par προσιὼν πράττων, le second par ὑποφοβούμενος. Ce qui nous reste du troisième rentre parfaitement dans le court passage du Γεωργός que cite un grammairien anonyme *(Bekker. Aristot. Anecd.* 1380; *Cramer. Anecdot. Ox. IV 363, 24):*

ἦν δ' οὐ πονηρὸς οὐδ' ἐδόκουν

« Je n'étais pas méchant et je ne passais point pour tel. »

La quantité de ce fragment, comme celle de προσιὼν πράττων, au vers 1, montre que ces trois vers appartenaient à une monodie ou canticum. L'écriture, large et droite, les distingue du monologue iambique qui suit immédiatement.

Ce monologue, interrompu seulement aux vers 7 et 8, va jusqu'au vers 21. La scène se passait à Athènes ou dans une bourgade de l'Attique, devant la maison d'un père de famille, qui possédait aussi un bien à la campagne. Son fils aîné revient de Corinthe. Il est porteur d'un secret ou d'une nouvelle qu'il voudrait dérober à la connaissance de son jeune frère.

Vers 4-6. Je lis en complétant :

[ἀλλ' εἴ]θ' ὁ μειρακίσκος ἐν ἀγρῷ διετέλει,
[μὴ εἰδὼς τὸ σ]υμβεβηκὸς ὅ μ' ἀπολώλεκεν
[ἀπόδη]μον εἰς Κόρινθον ἐπὶ πρᾶξίν τινα.

« Ah! si le jeune homme pouvait rester à la « campagne, dans l'ignorance de l'événement qui « m'a porté un coup mortel, tandis que je faisais « le voyage de Corinthe pour une affaire. »

Les vers 7-8 ont beaucoup souffert, le vers 8 en particulier, qui est absolument amorphe. Il faut chercher la cause de cette profonde altération dans l'état du manuscrit que notre copiste avait sous les yeux et qui devait offrir nombre de ratures, de transpositions et de surcharges, au milieu desquelles il n'a pas su se retrouver. Pour essayer de démêler ce texte enchevêtré, descendons jusqu'au vers 9 :

[τὸν πατέ]ρα θύοντ' ἔνδον, ἐκδίδωσι δέ

Le voyageur n'est pas encore entré chez lui, puisqu'il ignore, malgré l'intérêt qu'il aurait à le savoir, si son frère est ou n'est pas au logis : comment comprend-il tout à coup que son père célèbre un sacrifice dans l'intérieur de la maison ? L'explication la plus naturelle, c'est qu'il l'entend de la rue donner des ordres pour la cérémonie. J'attribuerais donc au père de famille le vers 7 et la moitié du vers 8, et je lirais ainsi, sans prétendre arriver à autre chose qu'un à peu près :

Le père à un esclave :

ὑπὸ νύκτα γιγνομένη[ν τελοῦμεν]τοὺς γάμους·
[λα]βὲ στεφάνους [σύ γ']

Le fils :

αἰσθ]άνομαι[νὴ]τοὺς θεοὺς
[τὸν πατέ]ρα θύοντ' ἔνδον.

« C'est à la nuit que nous célébrons ces noces. « Toi, prends des couronnes. — Par les dieux ! « j'entends la voix de mon père : il offre un sacri- « fice dans la maison. »

Ce qui suit, jusqu'au vers 11, présente moins de difficultés.

ἐκδίδωσι δέ
[τὴν παῖδ' ὁ]πατήρ· ὁμοπατρία γάρ ἐστί μοι
[. . . . ὑπὸ τῆς]νυνὶ γυναικὸς τρεφομένη
[μητρὸς δ' ἀ]δελφῆ[ς.

« Mon père marie sa fille. Car j'ai une demi- « sœur..... élevée par celle qui est aujourd'hui la « maîtresse de la maison, par la sœur de ma mère. »

J'ai laissé en blanc le premier mot du vers 11. C'était peut-être ἔνδον, plus probablement Φίλιννα (Φίλινν'), le nom de la fiancée, lequel se retrouve plusieurs fois dans nos fragments.

Au vers 12, mon supplément est très conjectural.

La phrase suivante, jusqu'à φράσας (v. 14) est bien mutilée : il manque toute la moitié gauche des vers 13 et 14. Ce qui en reste, aidé du contexte des vers 15-21, est heureusement assez signi-

ficatif, et l'on peut, sans grande chance d'erreur, reconstituer à peu près, sinon la lettre, du moins le sens de l'ensemble. Je propose sous toutes réserves :

ἵνα δὲ δυσφεύκτῳ κακῷ
[μὴ ἁλῶ, τιν' εὕρηχ' ὁδὸν] ἁπλῆν· οὕτως ἔχω·
[ἄπειμι περὶ ....]έρας οὐδὲν φράσας

« Pour échapper à un danger si menaçant, j'ai « trouvé un moyen simple — tel est mon caractère : « Je m'en irai sans avoir parlé de..... »

A signaler en passant l'emploi du mot δύσφευκτος, dont la grécité avait toujours paru douteuse.

Au vers 14, les deux syllabes έρας terminent peut-être un nom de femme (Γλυκέρας?). A coup sûr, il y en avait une dans l'histoire que le jeune voyageur n'ose raconter à sa famille.

Les vers 15-21, qui finissent le monologue, sont à peu près intacts.

[εἶμ'· ἀπο]λιπὼν δὲ τὸν γάμον τὴν φιλτάτην
[Φίλινν]αν ἀδικήσαιμ' ἄν· οὐ γὰρ εὐσεβές.
[κό]πτειν δὲ μέλλων τὴν θύραν ὀκνῶ πάλαι·
[οὐ]κ οἶδα γὰρ τὸν ἀδελφόν; εἰ νῦν ἐξ ἀγροῦ
[ἐ]νθάδ' ἐπιδημεῖ, πάντα προνοεῖσθαί μ' ἔδει.
[ἀ]λλ' ἐκποδὼν ἄπειμι καὶ βουλεύσομαι
τοῦτ' αὖθ', ὅπως δεῖ διαφυγεῖν με τὸν γάμον·

« Je m'en irai. Mais si je plantais là ce mariage,

« je ferais tort à ma chère Philinna, car ce serait « une offense aux dieux. Frappons à la porte. « J'hésite et n'en finis pas. C'est que je connais « mon frère. S'il est revenu de la campagne, s'il « est ici, il me dira que j'aurais dû tout prévoir. « Je vais gagner le large et délibérer tout juste- « ment sur les moyens à prendre pour échapper à « ce mariage. »

Les vers 22-26 ouvrent une scène nouvelle. On voit paraître Philinna, la jeune fille déjà nommée dans le monologue, et une femme d'un certain âge. Elles continuent un échange de confidences. C'est la plus âgée des deux amies qui prononce la seule phrase que nous ayons encore du début de la scène.

[ἀλ]λ' ὡς πρὸς εὔνουν, ὦ Φίλιννα, τοὺς λόγους
[π]οιουμένη σε πάντα τἀμαυτῆς λέγω,
[ἐν]οῖς τ' ἐγω νῦν εἰμι, καὶ νὴ τὼ θεὼ
[ὡς σο]ῦ γ' ἀκούουσ', ὦ τέκνον, μικροῦ δέω
[ἔ]σχατον

« C'est en comptant sur ton amitié, Philinna, « que je te dis toutes mes affaires et la situation « où je me trouve aujourd'hui. Et par Démèter et « Coré, quand tu me racontes aussi ton histoire, « comme je suis près, ma fille, de..... »

Page 2 (verso).

La page 2 a été beaucoup moins maltraitée que

la page 1, les déchirures du papyrus n'ayant enlevé que les marges avec une partie du 1er vers et des deux derniers. Cependant, l'encre tenant toujours moins sur le côté des fibres verticales, l'écriture n'est plus aussi nette ; certaines lettres ont même tout à fait disparu. On remarquera, aux vers 5, 10 et 23, deux points superposés indiquant un changement de rôle à l'intérieur du vers. Le copiste a oublié ce signe en plusieurs endroits.

καιφθασαιγρα.......
οκλαιενετοσγαρουτομειρακιον....
ριεχεταιπρωηνποτ᾽ενταισαμ......
σκ.πτωνδιεκοψετοσκελσσχρησ..ποσω
ταλαιν᾽εγω : θαρρειτοπερασδ᾽ακουεμου
αποτουγαρελκουσωστριταιονεγενετο
βουβωνεπηρθητωγεροντιθερματε
επελαβεναυτονκαικακωσεσχενπανυ
αλλ᾽εκκορη.ειησσυγ᾽οιαταγαθα
ηκεισαπαγγελλων:σιωπαγραϊδιον
ενταυθαχρειασγενομενησαυτωτινοσ
κ...εμ.νοσοιμενοικεταικαιβαρβ..οι
εκ..ισεκεινοσεστινοιμωζεινμ..ον
κ...ενaπαντεσοδεσοσυιοσεχεμ....
ν.μισασεαυτουπατερα.νο..α......
ηλειφενεξετριβεναπεν.ζενφαγειν
προσεφερεπαρεμυθευ᾽οπανυφαυλωσεχει
αζ.ντ᾽ανεστησ᾽αυτονεπιμελουμενον
λ.υτεκ..ννητονδι᾽ευδηταγ᾽ουτωσει

αβ.υπαραυτονενδονκαισχολην
απαλλαγεισδικελλησκαικακων
τισεστισκληροσογερωντωβιω
εκιουταπραγματααvακρουει : τινα
ουχιπανταπασιναγνοωνισωσ
μενουδετουνεα....
ησαδελφησ..........

Ce texte est détaché d'une seule et même scène où deux personnages sont en présence : la femme d'un vieux propriétaire rural du nom de Chrésippe, séparée de son mari depuis un certain temps, et un messager, esclave probablement. Celui-ci apporte des nouvelles qu'à son arrivée il déclare excellentes, et dont chacune, au commencement du moins, est en réalité très fâcheuse.

La fin du vers 1[er] et ce qui suit, jusqu'à [πε]ριέχεται (v. 3), fait penser que le messager exhortait la femme de Chrésippe à conjurer elle-même les conséquences d'une des mésaventures qu'il venait d'annoncer. « Cléénète, dit-il, ne peut pas s'en charger. » Nous employons les lettres A = (ἄγγελος) et Γ = (γραῦς) pour distribuer les parties du dialogue entre les deux interlocuteurs.

2 A. ὁ Κλεαίνετος γὰρ οὔ· τὸ μειράκιον....
[πε]ριέχεται. πρώην ποτ' ἐν ταῖς ἀμ[πέλοις]
σκ[ά]πτων διέκοψε τὸ σκέλος Χρήσ[ιπ]πος
Γ. ὢ

τάλαιν᾽ ἐγώ.
Α. Θάρρει, τὸ πέρας δ᾽ ἄκουέ μου·
ἀπὸ τοῦ γὰρ ἕλκους, ὡς τριταῖον ἐγένετο,
βουβὼν ἐπήρθη τῷ γέροντι θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτὸν καὶ κακῶς ἔσχεν πάνυ.

« De Cléénète en effet, pas question : il est (trop) « occupé. L'autre jour, en piochant dans sa vigne, « Chrésippe s'est abîmé la jambe. — Malheureuse « que je suis. — Rassure-toi et écoute-moi jusqu'au « bout. A la suite de cette blessure, le troisième « jour, une tumeur se produisit en un certain en- « droit; la fièvre prit le vieillard et son état devint « fort grave. »

Au vers 2, le dernier pied manque : il faut lire peut-être *λίαν*. Aux vers 7-8 la phrase *βουβὼν ἐπήρθη* — *αὐτὸν* était déjà connue. Elle est citée plus ou moins complétement par divers auteurs; par Zonaras et Suidas, qui la donnent simplement pour du Ménandre, sans dire qu'ils la tirent du *Γεωργός*, et par le Grand Etymologique, qui ajoute le titre de la pièce au nom du poète. Phrynichus a sans doute notre texte en vue, quand il reproche à Ménandre *(Epitom. 831 éd. Lobeck)* d'avoir employé *θέρμα* pour *θέρμη*. Comme l'a fait observer M. Kock (*op. cit.* III, 30), Elien a copié presque textuellement cette même phrase dans sa 2me Lettre Rustique : *Ἡμέρων ὁ μαλακὸς φέλλει ἐπέκοψε τὸ σκέλος πάνυ ἰσχυρῶς καὶ θέρμη ἐπέλαβεν αὐτοῦ καὶ βουβὼν ἐπήρθη,*

où l'on reconnaît aussi, mais beaucoup plus librement traités, les vers 3 et 4 de notre fragment.

V. 9-10 Γ. *ἀλλ' ἐκκορη[θ]είης σύ γ' οἷα τἀγαθὰ ἥκεις ἀπαγγέλλων.*

« Mais que la foudre t'écrase, toi, avec les bonnes « nouvelles que tu viens annoncer. »

On savait par le témoignage des grammairiens que la malédiction singulièrement vigoureuse de la femme de Chrésippe, l'*ἐκκορηθείης σύ γε*, se lisait dans Ménandre. Le renseignement le plus complet se trouve chez le scoliaste d'Aristophane *(ad Pac. 59)*, lequel s'exprime ainsi : *ὥς που καὶ ὁ Μένανδρός φησι πολλάκις· ἐκκορηθείης σύ γε*. Il affirmerait donc que le mot se rencontrait fréquemment dans le théâtre de Ménandre. Mais *που* et *πολλάκις* se contredisent. Suidas, qui a copié le même texte, retranche *πολλάκις*. M. Kock a conjecturé Παλλακῇ, le titre d'une des pièces de notre poète. L'hypothèse est ingénieuse ; elle reste vraisemblable : le scoliaste a pu citer une comédie pour l'autre, ou penser plutôt à l'une qu'à l'autre, le mot se trouvant dans toutes les deux. Quant à la signification exacte de ce juron, les Byzantins (Zonaras, Eustathe) traduisent par *παντελῶς ἀφανισθείης*, ou bien par *ὡς κάθαρμα ἐκβληθείης*. Je crains que ces équivalents ne soient encore trop honnêtes et que, dans sa colère, la femme de Chrésippe ne dise ici un bien gros mot.

V. 10-13 Α. σιώπα γράδιον.
ἐνταῦθα χρείας γενομένης αὐτῷ τινος
κ... εμ.νος, οἱ μὲν οἰκέται καὶ βάρβ[αρ]οι
« εκ... ισ' ἐκεῖνος· ἔστιν οἰμώζειν μ[όν]ον

Le commencement des vers 12 et 13 n'est lisible qu'en partie sur le papyrus. Au vers 12 εμ.νος doit se lire très probablement αἵμονος. Il y avait là, se rapportant au substantif χρείας du vers 11, une épithète (καθαίμονος ?), du même groupe que διαίμων ἐξαίμων et les autres adjectifs en ων dérivés de αἷμα. Le narrateur ne répugne pas à entrer dans les détails circonstanciés de la maladie du vieillard. On s'en est aperçu déjà au vers 7.

La vue du sang rend naturel l'effroi des domestiques.

Pour le 1[er] pied du vers 13, je conjecture ἐκύλισ' = ἐκύλισε, « il a roulé, dégringolé, c'est un homme fini. » L'emploi de l'actif ici constitue une faute de langage qui pourrait paraître étrange chez un attique. Mais ce sont des esclaves qui parlent, et le poète, en les appelant des βάρβαροι, à la fin du vers 12, nous a préparés à entendre une expression peu correcte sortir de leur bouche. Je traduis donc : « Tais-toi, la mère. » Alors il arriva qu'il fit du sang. Les esclaves s'écrient dans leur langage barbare : « Fini ! il ne nous reste plus qu'à le pleurer. »

On aurait un sens à peu près identique en supposant au vers 13 ἐκεῖσ' ἐκεῖνος « il part pour l'autre

monde. » L'espace vide dans le premier mot, entre le *κ* et l'*ι*, semble un peu large pour une seule lettre ; mais les caractères sont très espacés au commencement des vers, en plusieurs endroits de cette page.

Les vers 14-18, qui figurent parmi les plus charmants du nouveau texte, n'ont subi que d'assez légères altérations.

> κ[ἄλι]πον ἅπαντες· ὁ δὲ σὸς υἱὸς Ἐχεμ[ένης]
> νομίσας ἑαυτοῦ πατέρ' ἀνο[ρθῶσ]αι.....
> ἤλειφεν ἐξέτριβεν ἀπέν[ι]ζεν φαγεῖν
> προσέφερε παρεμύθευ', ὃ πάνυ φαύλως ἔχει,
> α.ζ..ντ' ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος.

« Tous l'abandonnèrent. Mais ton fils Echémène « pensa qu'il était de son devoir de rendre la « santé à son père... Il s'empresse de l'oindre, de « le frictionner, de le laver, de lui apporter à « manger, de relever son courage, tâche bien in- « grate. A force de soins il l'a remis sur pied. »

Au vers 14 la leçon *κἄλιπον* est douteuse. Il y avait peut-être *κἄφυγον*. Au vers 15, j'ai écrit *ἀνορθῶσαι*. Dans la 2me Lettre Rustique, imitée ou copiée en partie de cette scène, Elien fait dire à un ami du malade : *βουλοίμην ἂν αὐτὸν ἀναρρωσθῆναι*. Ce dernier mot est-il l'adaptation d'un *ἀναρρῶσαι* qu'Elien aurait lu dans le texte du *Γεωργός* ? Le dernier pied du même vers manque. Etait-ce *παρών*, ou *λαβών* ? — Vers 16 : du premier pied on ne lit plus

que *ντ'* à la fin, *δ* ou *α* au commencement ; au milieu, au-dessous de la ligne, on distingue le trait inférieur d'un ζ. Y avait-il [σκ]ά]ζ[ο]ντ' *ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος*. « Il a fait marcher le pauvre boiteux en veillant sur ses pas » ? Le trait achèverait bien ce tableau touchant du jeune homme prodiguant au vieillard malade les marques d'une sollicitude toute paternelle.

Au vers 19, l'économie de la scène change brusquement. Jusqu'ici, c'était le messager qui tenait le dé, son récit n'étant interrompu que par les brèves lamentations de la femme de Chrésippe. Maintenant, les rôles sont intervertis. C'est la femme de Chrésippe qui a la parole, le messager coupant ses réflexions et ses plaintes de remarques sarcastiques, dont plusieurs sont dites aparté. A l'histoire des malheurs du mari, de son accident et de sa maladie, fait pendant le tableau de ses misères morales, de son incurie et de sa sottise. On pense à l'oraison funèbre d'Argan par Béline, dans le *Malade imaginaire*. L'effet comique est relevé par le contraste entre cette explosion de rancunes conjugales chez la bonne femme, une fois qu'elle sait Chrésippe hors de danger, et ses exclamations douloureuses à la nouvelle de l'accident. De toutes les coupures du dialogue, une seule a été indiquée par le copiste (v. 23). Mais je crois avoir retrouvé les autres. Des lacunes, qui vont s'élargissant au fur et à mesure qu'on se rapproche du bas de la page, entament le commencement des vers ; mais

l'ensemble est d'une homogénéité telle que l'on ne court pas de grandes chances d'erreur, sinon pour les termes, du moins pour le sens des restitutions. Il m'a semblé plus pratique de donner les miennes en même temps que la lecture du texte, après avoir discuté celui du vers 19, qui est d'une nature particulière. D'après le papyrus, il présenterait cette forme :

[κα]λὸν τέκνον νὴ τὸν Δί' εὖ δῆτά γ' οὗτος εἶ

Evidemment, il y a là plus de substance qu'il n'en peut entrer dans un trimètre iambique. Le copiste en a fondu deux en un seul. Jusqu'à εὖ, nous avons le commencement de l'un ; le reste est la fin de l'autre. La mère applaudissait à la belle conduite de son fils : καλὸν τέκνον νὴ τὸν Δία ; le messager approuvait l'éloge dans une réplique dont nous n'avons plus que le premier mot. La femme de Chrysippe insistait ; puis elle exprimait le regret que son mari ne songeât pas à se retirer des affaires, en prenant son fils auprès de lui. Je renonce à compléter les deux vers ainsi mutilés.

19 Γ. [κα]λὸν τέκνον νὴ τὸν Δί'
A. εὖ............
19bis ....Γ. δῆτά γ' οὗτος εἶ
20 [εἶχεν λ]αβὼν παρ' αὑτὸν ἔνδον καὶ σχολὴν
[ἦγέ ποτ'] ἀπαλλαγεὶς δικέλλης καὶ κακῶν·
[οὐ γάρ] τίς ἐστι σκληρὸς ὁ γέρων τῷ βίῳ ;

Α. [γυν]αικί[γ’]
Γ. οὐ τὰ πράγματ’ ἀνακρούει ;
Α. τινά
[οὔκ].
Γ. ουχὶ παντάπασιν ἀγνοῶν ;
Α. ἴσως
[διὰ τοῦτ’ ἔγη]μεν.
Γ. οὐδὲ τοῦ νεαν[ίου]
[μέλει ποτ’ οὐδὲ] τῆς ἀδελφῆς [τῷ πατρί].

« Brave enfant, par Zeus ! — Oui, il a bien (agi « avec son père.) — Oui certes, et (comme il serait « bon) que son père le prît avec lui, chez lui, et « s’y tînt enfin tranquille, débarrassé de sa pioche « et de ses misères ! N’est-ce pas un être difficile « à vivre que ce vieux ? — Oui, pour sa femme. « — Ne remet-il pas toujours ses affaires au len- « demain ? — Il en est qu’il ne remet pas. — « N’est-ce pas alors parce qu’il n’y entend rien ? « — C’est peut-être pour cela qu’il s’est marié. — « Jamais ce père ne s’inquiète de notre garçon ou « de sa sœur. »

Le τινά [οὔκ] (v. 23-24) est dit à haute voix par le messager, qui pense au mariage de Chrésippe, que celui-ci eût mieux fait de remettre indéfiniment ; dans ἴσως [διὰ τοῦτ’ ἔγη]μεν (v. 25-26), il exprime cette pensée plus nettement, mais aparté.

Feuillet II.

Hauteur 12 cm., largeur 15 cm. En quatre morceaux. Un cinquième a disparu, qui tenait le milieu du feuillet. La partie supérieure manque sur toute la largeur.

Page 3 (recto).

En haut, sur une longueur de huit vers, la marge de gauche a été arrachée avec les premières lettres de chaque vers.

οστηνθυρανελθου.ακαικαλ..α.....
ζων' εξωτουτονειπεινσαφρονω
γεφιλινα χαιρετω : τιχαιρετω
ζετωμενουντο..υτωσωνγαμειν
αροσουτοσηδικηκωστηνκορην
τοσουτουσκατακτ....προσερχεται
θεραπωνεξαγρουδαοσβραχυ
ιμεταστωμεντιδ'ημινειπεμοι
μελει : καλονγ'ανειηνηδια
αγρονγεωργεινευτε............να
οιμαιφερειγαρμυρρ..........καλον
ανθητοσαυταταλλαδ............η
απεδοκενορθωσκαιδικαιωσου....ν
αλλαυτοτομετρονοσυροσεισενεγκομωσ
πανταοσαφερομενταυταπαντ'ειστουσγαμουσ

ωχαιρεπολλαμυρρινηνυκαισυγ.
ο.νεκεθεωρουνγενικακαικοσμια
γυναιτιπραττεισβουλομαισ᾽αγαθωνλογων
μαλλονδεπραξεωνεσομενωνεανοιθεοι

Le copiste avait d'abord écrit *μυρρινηνη* au vers 16 et *αγαθοις* au vers 18.

Le texte ne se partage pas en moins de quatre scènes. Comme celles des pages 1 et 2, elles se passent devant la maison du père de famille, toujours occupé aux préparatifs du mariage. De la 1re scène, nous n'avons plus qu'un seul vers. Trois personnages sont en présence : une femme du nom de Myrrhiné, un jeune homme et un ami ou confident de celui-ci, peut-être son esclave. Myrrhiné, qui veut parler au maître de la maison, demande aux deux hommes s'il est chez lui. On l'invite à s'en informer directement :

v. 1 [πρ]ὸς τὴν θύραν ἐλθοῦσα καὶ καλέσ[ασα]

Le vers précédent finissait probablement par *εἴσει τάχα* (*Cf. Aristoph. Plutus* v. 646), ou telle expression analogue.

« (Tu auras bientôt fait de le savoir), si tu t'ap-
« proches de la porte et que tu appelles. »

Myrrhiné suit ce conseil et se retire vers le fond de la scène. Resté seul avec son ami, le jeune homme, qui n'attendait que ce moment, éclate en plaintes amères. Il vient d'apprendre que Philinna va se marier. Voici le dialogue qui s'engage. Nous

nous servons des lettres N = (*νεανίας*) et E = (*ἑταῖρος*) pour distinguer les parties.

N. [*νῦν*]
[*τὸν ἀλα*]*ζόν᾽ ἔξω τοῦτον εἰπεῖν ὅσα φρονῶ·*
[*τούτῳ*]*γε Φίλιννα· χαιρέτω.*
E. *τί χαιρέτω;*
[*οἰμω*]*ζέτω μὲν οὖν· τὸ*[*ν ο*]*ὕτω σῶν γαμεῖν.*
N. [*ὁ μι*]*αρὸς οὗτος ἠδικηκὼς τὴν κόρην.*
E. [*χόλους*] *τοσούτους κατατ*[*ίθου*]*· προσέρχεται*
[*αὐτῶν*] *ὁ θεράπων ἐξ ἀγροῦ Δᾶος· βραχὺ*
[*δευρὶ*] *μεταστῶμεν.*
N. *τί δ᾽ ἡμῖν, εἰπέ μοι*
[*τούτου*] *μέλει;*
E. *καλόν γ᾽ ἂν εἴη νὴ Δία.*

Les compléments aux vers 1, 2, 4 et 5 me paraissent s'imposer. Pour celui du vers 4, par exemple, le seul terme admissible après le *τί χαιρέτω* du vers 3 est bien l'antithétique *οἰμωζέτω*[1], souligné par le *μὲν οὖν* qui suit immédiatement.

[1] Le disciple du misogyne Euripide sacrifie ici à sa haine littéraire du mariage. Se marier en pleine santé ou mourir à la fleur de l'âge, c'est tout un pour lui ; les deux accidents sont aussi tragiques l'un que l'autre. Dans ce genre de plaisanteries, un peu trop goûté des poètes de la comédie moyenne et de la nouvelle, la palme devait rester à Antiphane, qui fait dire à l'un des personnages de son Φιλοπάτωρ :

τί σὺ λέγεις; ἀληθινῶς
γεγάμηκεν; ὃν ἐγὼ ζῶντα περιπατοῦντά τε
κατέλιπον.

« Que dis-tu ? vraiment, il s'est marié ? Un homme qui était plein de vie, qui se promenait, la dernière fois que je l'ai vu ! »

Aux vers 6, 7 et 8, mes conjectures ne sont que probables : on pourrait supposer *ψόγους* ou *ζήλους* au lieu de *χόλους*, *τηδί* au lieu de *δευρί*. Au vers 3, la leçon d'où provient celle du papyrus devait être *τούτῳ γε Φίλιννα*, malgré la mauvaise coupe du 2me pied. Ménandre évite régulièrement cette forme d'anapeste, à part les cas où la 1re syllabe est un mot qui fait corps avec le suivant. Un détail assez curieux vient à l'appui de mon hypothèse et prouve aussi que la faute remonte à une époque ancienne.

Dans le papyrus, *Φίλινα* est écrit ici, et ici seulement, avec un seul *ν*, au lieu de deux. Pourquoi ? Un éditeur a voulu faire du second pied un tribraque, pour supprimer l'anapeste irrégulier qui figurait alors dans les textes. Le vrai remède consistait à rétablir l'ordre primitif des termes : *Φίλιννά γε τούτῳ*.

« Maintenant, je pourrai dire de ce fanfaron
« tout ce que j'ai sur le cœur. Elle, Philinna, elle
« est à lui ! Mes félicitations. — Tes félicitations !
« Tes condoléances au contraire. Se marier en si
« bonne santé ! — Ce misérable ! Après sa con-
« duite envers cette jeune fille ! — Calme tous ces
« transports de colère : voici Davus, leur esclave,
« qui vient de la campagne. Mettons-nous un peu
« à l'écart, ici. — Eh ! que nous importe, s'il te
« plaît ? — C'est prudent, par Zeus ! »

Vers 10-15. Troisième scène. Entre Davus, l'esclave annoncé, suivi de son camarade Syrus. Ils sont chargés de fleurs et de feuillage cueillis à la campagne pour la noce qui se prépare dans la maison.

Une grande partie des vers 10-14 a disparu avec le cinquième fragment de ce 2[me] feuillet. Mais nous arrivons à restituer presque complétement le passage ainsi mutilé, et cela grâce à une citation de Stobée (*Floril. LXVII.* 5). Je la transcris ci-dessous, en tenant compte des corrections que les meilleurs critiques ont apportées au texte assez altéré des vers du Florilegium,

> *ἀγρὸν εὐσεβέστερον γεωργεῖν οὐδένα*
> *οἶμαι· φέρει γὰρ ὅσα θεοῖς καλά,*
> *κιττὸν δάφνην· κριθὰς δ'ἐὰν σπείρω, πάνυ*
> *δίκαιος ὢν ἀπέδωχ' ὅσας ἂν καταβάλω.*

« Je ne crois pas que personne cultive une terre « plus pieuse. Elle produit toutes les fleurs chères « aux dieux, du lierre, du laurier. Que j'y sème « de l'orge, dans sa justice, elle me rend tout ce « que j'en ai semé. »

Si nous comparons ce texte avec celui des vers 10-14 de notre papyrus, deux faits également remarquables nous frappent aussitôt. C'est d'une part la correspondance et de l'autre la diversité des deux textes. Ce double caractère ne s'explique qu'en admettant deux rédactions successives du

même passage. Nous aurons à examiner la question de savoir laquelle nous devons considérer comme la plus récente, comme la forme définitive de la pensée de l'auteur. En attendant, nous pouvons dire que la seconde rédaction n'avait pas éliminé la première, mais qu'elles ont coexisté parallèlement dans l'ensemble des manuscrits de Ménandre. Rien, d'ailleurs, ne nous autorise à croire que notre poète se fût borné à retoucher dans le Γεωργός ce passage seulement, ou que, de toute les pièces de son répertoire, il n'eût remanié que le Γεωργός. C'est le contraire qui est probable. Autrement dit, nous sommes conduits à cette conclusion d'une portée singulière, que Ménandre avait fait deux éditions de son théâtre, ou tout au moins de certaines parties de ce théâtre.

Reprenons maintenant les vers 10-14 du papyrus. La comparaison avec la citation de Stobée nous dicterait à première vue :

> ἀγρὸν γεωργεῖν εὐσε[βέστερον οὐδέ]να
> οἶμαι· φέρει γὰρ μυρρ[ίνην κιττὸν] καλόν,
> ἄνθη τοσαῦτα. τἄλλα δ['ἄν τις καταβάλ]ῃ,
> ἀπέδωκεν ὀρθῶς καὶ δικαίως, οὐ[πλέο]ν,
> ἀλλ' αὐτὸ τὸ μέτρον. κ..τ.λ.

« Je ne crois pas que personne cultive une « terre plus pieuse. Elle produit du myrte, de beau « lierre, toutes les fleurs que voici. Y sème-t-on « autre chose, elle le restitue honnêtement, équi- « tablement. La juste mesure, sans plus. »

Entre le vers 10 du papyrus ou de P, comme nous le désignerons pour abréger, et le vers 1 du texte de Stobée ou de S, il n'y a qu'une simple différence de construction. L'ordre des mots dans P donne une coupe plus forte. Mais c'est un détail sans grande signification et, d'ailleurs, le copiste de P aimait à transposer.

Par contre, les vers 2-4 de S s'écartent beaucoup des vers 11-13 de P. J'avais néanmoins tiré de S le *τἄλλα δ' ἄν τις καταβάλῃ*, complément du vers 12 de P, quand j'ai relevé ces mots dans le recueil des *ἄτακτα* de Ménandre (*Kock, op. cit.* III, p. 236, nº 899). Le scoliaste d'Aristide (541, 31. *Dind.*), qui a extrait ce membre de phrase, se servait donc de la même édition de Ménandre que le copiste de P. Ainsi, à une époque relativement assez basse, cette édition partageait avec l'autre la faveur du public lettré [1].

Le copiste de P a-t-il donné une transcription absolument conforme au texte qu'il avait sous les yeux? Il est permis d'en douter. Tel qu'il est ou qu'il était dans le papyrus, le passage de Ménandre ne semble pas offrir le développement complet de l'idée du poète. Davus commence par déclarer que « personne ne cultive de terre plus pieuse » d'*ἀγρὸν εὐσεβέστερον*. Justifiant ensuite

[1] Au reste, l'analogie entre ce fragment et le vers 4 de S n'avait pas échappé à la perspicacité de Schneidewin (*Conj. crit. 66*).

cet éloge ironique, il dit que la propriété en question se couvre de fleurs et que, pour les autres produits, elle restitue scrupuleusement la mesure exacte de ce qui lui a été confié.

Si la seconde partie de cette justification ne laisse rien à désirer en clarté et en étendue, il n'en est pas de même de la première, et c'est sur celle-ci précisément que l'accent devrait surtout porter, puisqu'elle est la plus rapprochée du mot *εὐσεβέστερον*, autrement dit de la thèse à prouver. Dans le texte de Stobée, aucun sous-entendu; la forme est d'une précision parfaite : *φέρει γὰρ ὅσα θεοῖς ἄνθη καλά*, cette terre est pieuse, car elle donne toutes les fleurs chères aux dieux. Or, l'épithète de *καλά* qui, en rapport avec *θεοῖς*, montre que l'abondance des fleurs fait honneur à la piété de cette terre, se retrouve dans P, à la fin du 10[me] vers. Attribué à *κιττόν*, le *καλόν* peut sembler naturel : au fond, Davus s'attache à montrer sous des couleurs fâcheuses l'entreprise agricole de son maître, et la richesse du lierre n'a jamais été un indice de prospérité pour les arbres d'un domaine. Pourtant, je crois qu'il n'y a là qu'une convenance fortuite et que le texte de P est incomplet. Il s'est probablement passé ici quelque chose d'analogue à ce que nous avons constaté pour tels vers de la page 1. Dans le manuscrit que transcrivait le copiste de P, le passage correspondant présentait certaines difficultés de lecture — taches, mots raturés ou écrits en surcharge — qui l'ont

induit en erreur, entraînant de sa part des omissions et des transpositions. Voici, sauf une lacune considérable que je n'essaye pas de combler pour le moment, quel pouvait être le texte primitif :

10 *ἀγρὸν γεωργεῖν εὐσε[βέστερον οὐδέ]να*
11 *οἶμαι· φέρει γὰρ [πᾶν ὅ τι τοῖς θεοῖς] καλόν,*
11bis .... *μυρρίνην [κιττὸν δάφνην]*
12 *ἄνθη τοσαῦτα· τἄλλα δ'[ἄν τις καταβάλ]ῃ,*
13 *ἀπέδωκεν κ. τ. λ*

Ce qui confirme extérieurement mon hypothèse, c'est d'abord, à la même page, un peu plus haut, une lacune visible : au vers 9 le premier mot manque et le reste du trimètre est en retrait. C'est aussi et surtout le fait qu'au-dessus du mot *καλόν*, dans l'interligne, on lit très distinctement un *φ*. Si c'était un chiffre marquant le vers 500 de la comédie, il figurerait, non pas à cette place, mais à une certaine distance du texte, dans une des marges, et plutôt dans celle de gauche que dans celle de droite[1]. Ce ne peut être qu'un signe critique (*φυλακτέον* ?), tracé après coup par le copiste, pour rendre le lecteur attentif à l'état défectueux du texte et le renvoyer, selon toute probabilité, à une correction notée sur le bord supérieur de la page[2].

[1] Voir dans les New Classical Fragments de Grenfell, p. 25 (Cf. Weil. Revue des études grecques, X, p. 7), la place occupée par le chiffre 600 à la marge d'un papyrus de Phérécyde.

[2] Voir un exemple tout semblable dans le Sinaïticus, à la dernière page de l'Evangile de St-Luc. (Wattenbach, Script. Græc. Specimina Tab. VI.)

De la rédaction P ou de la rédaction S, laquelle est la plus récente, laquelle, autrement dit, doit être regardée comme le remaniement de l'autre ? Une comparaison attentive montre que c'est la rédaction S. L'opposition entre le luxe des fleurs et la pauvreté des récoltes n'est indiquée dans P que d'une manière générale, ou, pour mieux dire, ce texte énumère bien les sortes de fleurs qui ornent la propriété, mais, quant aux produits utiles, il ne les désigne que par l'expression abstraite *τἄλλα δ' ἄν τις καταβάλῃ*. Dans S, au contraire, le second terme de l'opposition est aussi concret que le premier : *κριθὰς δ' ἐὰν σπείρω κ. τ. λ.* et le tableau y gagne certainement en précision et en couleur. Autre indice : dans P, Davus nomme d'abord, au vers 11, le myrte *μυρρίνην*, puis le lierre et le laurier; dans S, le myrte a disparu. On s'explique très bien ce détail, assez insignifiant en apparence, si l'on admet l'antériorité de P. Μυρρίνη est aussi le nom d'un des personnages de la comédie, de celui-là même qui vient de quitter la scène et qui va y rentrer. Cinq lignes plus bas (v. 16), le maître de la maison dira en l'apercevant : *ὦ χαῖρε Μυρρίνη*. Il y avait là un cas d'homonymie que le poète a jugé désagréable et qu'il a éliminé en seconde édition.

On a souvent signalé la source où Ménandre avait pris l'idée du discours de Davus. C'est dans le VIIIe livre de la Cyropédie (cap. 3. § 38), où Phéraulas, parlant à Sacas du travail acharné auquel il

a dû se livrer pour nourrir son père, s'exprime ainsi : *ἔνθα δὴ ἐγὼ ἀντέτρεφον ἐκεῖνον ἕως ἔζη, αὐτὸς σκάπτων καὶ σπείρων καὶ μάλα μικρὸν γήδιον, οὐ μέντοι πονηρόν γε ἀλλὰ πάντων δικαιότατον· ὅ τι γὰρ ἂν λάβοι σπέρμα καλῶς καὶ δικαίως ἀπεδίδου αὐτὸ καὶ τόκον οὐδέν τι πολύν*. Or, en mettant en regard de ce passage de Xénophon les deux textes de S et de P, on se convaincra tout de suite que c'est le dernier qui porte le plus de traces d'imitation directe.

La question me paraît donc tranchée. Notre texte a précédé l'autre qui, fait assez notable, ne l'a pas supplanté. Nous avons déjà mentionné la citation du scoliaste d'Aristide ; mentionnons encore, au début d'une lettre d'Alciphron (III. 17), cette phrase évidemment inspirée du Γεωργός : *εἰ γεωργεῖν ἐβούλου καὶ νοῦν ἔχειν, ὦ Θρασωνίδη, καὶ τῷ πατρὶ πείθεσθαι, ἔφερες ἂν τοῖς θεοῖς κιττὸν καὶ δάφνας καὶ μυρρίνας καὶ ἄνθη ὅσα σύγκαιρα*[1], *καὶ ἡμῖν τοῖς γονεῦσι πυρούς κ. τ. λ.* L'énumération des fleurs est complète ici comme dans P. Elle est complète également dans le discours d'un des historiens sophistes du IIe siècle dont Lucien s'est moqué, (*Quomodo. hist. scrib. sit cap.* 19) : *ἐς οἷον ἄντρον κατέφυγε, κιττοῦ καὶ μυρρίνης καὶ δάφνης εἰς αὐτὸ συμπεφυκότων κ. τ. λ.* L'hémistiche de Ménandre était devenu un lieu commun.

[1] Le *σύγκαιρα* d'Alciphron nous rendrait-il le commencement du vers 11 bis de notre scène : *ἀεὶ καθ' ὥραν*, justo quoque tempore ?

Dans la seconde édition, l'expression indéfinie *ἄν τις καταβάλῃ* de P a été remplacée par *σπείρω* et *καταβάλω* à la première personne. Meineke pensait que ces verbes avaient pour sujet le propriétaire lui-même, le *γεωργός*. Avant de savoir que c'était l'esclave, on pouvait être bien sûr que ce n'était pas le maître. Si notre poète avait imaginé un agriculteur parlant avec cette philosophie enjouée du néant de ses bénéfices, il n'aurait guère fait honneur à la fameuse prosopopée d'Aristophane de Byzance « O Ménandre, ô vie humaine, lequel « de vous deux a imité l'autre [1]? »

Les dernières paroles de Davus n'offrent pas de difficultés.

V. 14. *ὁ Σύρος εἰσένεγχ' ὅμως*
πάνθ' ὁ[πό]σα φέρομεν· ταῦτα πάντ' εἰς τοὺς γάμους.

« Cependant, Syrus, porte là-dedans toute notre « charge. Tout cela est pour la noce. »

Suit la scène quatrième et dernière. Davus et Syrus entrent dans la maison. Myrrhiné revient sur le devant du théâtre. Paraît le maître du logis, l'*οἰκίας δεσπότης*, qu'elle a fait appeler.

v. 16. O. *ὦ χαῖρε πολλὰ Μυρρίνη*
M. *[πά]νυ καὶ σύγε*
σύνεχ' ἐθεώρουν γεν[ν]ικὰ [τε] καὶ κόσμια.

[1] Les nos 108 et 109 du recueil des fragments anonymes contiennent une transposition charmante de ce passage du **Γεωργός**. Là, c'est bien le paysan qui se plaint de l'ingratitude de son champ. Il en plaisante, mais de quel autre ton !

O. γύναι, τί πράττεις ;

M. βούλομαί σ' ἀγαθῶν λόγων

μᾶλλον δὲ πράξεων ἐσομένων, ἐὰν οἱ θεοί...

« Eh ! Myrrhiné, je te souhaite bien de la joie.
« — Je t'en souhaite aussi beaucoup, à toi pour
« qui je faisais de beaux et nobles rêves. — Femme !
« qu'est-ce qui t'arrive ? — Ce que nous allons dire
« ou plutôt faire, si les dieux (le permettent), n'aura
« rien que d'heureux, et je voudrais que tu..... »

PAGE 4 (verso).

C'est la plus maltraitée des quatre. Outre la grande lacune du milieu, que nous n'avons pas la ressource de combler à l'aide de passages déjà connus, comme c'était le cas pour la partie correspondante de la page 3, le texte a souffert de nombreuses mutilations. Le commencement des dix premières lignes a disparu avec la marge de gauche ; de plus et surtout, l'usure a complétement enlevé la couche superficielle du papyrus en maint endroit ; enfin, l'écriture étant très peu soignée et très peu nette, le déchiffrement de telle ligne reste tout à fait incertain. Circonstances d'autant plus fâcheuses que, à en juger par ce que nous pouvons lire, le nœud de l'intrigue, la scène décisive, se trouvait-là. Ajoutons que le copiste a négligé partout les deux points superposés qui, aux autres pages, marquaient plus ou moins ré-

gulièrement les changements de rôle à l'intérieur des vers

νισμα..η..οσ
εμβαλλοντοσσου.οσαι
........μεπαθεντικοινονκαιχαριν
σεπιμελειασδωσετ'εκπαντοσλογου
...ναυτοναποδουναιμονωπ'..καιγερων
..α.εσχετηνγαρπαιδ'υπεσ...αιγαμειν
.εφαλαιονεστιτουτοτουπαντοσλογου
....εισινηδηδευρ'απεισινεισαγρον
..γ.σλαβων.υσ.σθ..........χομενοι
σησνουθετησ........................
απ......ιασπαιδ............ισωσ
.ξεινοπα...ημι.......τοδυστυχειν
...νεστισεξειτουσερωντασεσ.ιδε
.....σειστοτοιουτ'ευκτονητε..μια
....γελισασθαιτα..εγωγ' εβ.υλομην
...ωσωπολλακαισυγετιπεπο.θαστεκνον
....ριπατεισ.τροβουσασασχειραστιγαρ
..λῖν,'απορουμαινυντιποησ..μεδει
...ιτινοσηπαισεστιτουτωκουδενι

Nous avons ici deux scènes distinctes. Dans la première (vers 1-16), Philinna et une autre femme plus âgée reçoivent les avis et les instructions d'un troisième personnage; dans la seconde scène (vers 16-19), elles demeurent seules en présence.

V. 2-6 ....ἐμβαλόντος σοῦ γ' ὅσαι
......[πάθη]μ' ἔπαθέν τι κοινὸν καὶ χάριν

[τῆ]ς ἐπιμελείας δώσετ' ἐκ παντὸς λόγου,
[δέο]ν αὐτὸν ἀποδοῦναι μόνῳ 'π[εὶ] καί, γέρον,
[τί] ἄ[ν] ἔσχε; τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσ[χητ]αι γαμεῖν.

Ce n'est là qu'un essai de lecture, et je le hérisse de points d'interrogation, en laissant à de plus habiles l'honneur de compléter ce texte et d'en tirer un ensemble logique satisfaisant. La difficulté de la tâche tient moins encore à l'étendue des lacunes, qui sont relativement peu considérable, qu'à un rapport de sens très étroit entre ces vers et ceux qui précédaient. Tout ce que je devine, c'est qu'il y a là les dernières phrases d'un discours adressé à quelqu'un dont il s'agit d'apaiser la colère. Le 3me personnage de la scène, on le voit par les vers suivants, a communiqué aux deux femmes un plan d'enlèvement ou de mariage clandestin. On lui a répondu en exprimant des craintes sur ce que ressentiraient les parents des coupables. Il réplique par un projet d'apologie, par les excuses ou les circonstances atténuantes qu'on pourra faire valoir. Comme semble l'indiquer le *γέρον* du vers 5, c'est le chef d'une des deux familles lésées qui devait entendre ce plaidoyer.

« (Tu l'excuseras), si tu penses (*[εἰς νοῦν] ἐμβαλόντος*
« *σοῦ γ'*) à toutes celles qui en ont fait autant. Il ne
« lui est rien arrivé là que d'ordinaire, et vous aurez
« toute raison de montrer, pour les soins qu'on a
« pris, une reconnaissance dont il aura, lui, le
« devoir de ne faire sentir les effets qu'à moi seul.

« Aussi bien, vieillard, qu'est-ce qui l'eût arrêté ?
« Il a promis le mariage à la petite. »

Vers 7-10. Le même personnage résume ses instructions aux deux femmes. Par malheur, le texte se dérobe au moment le plus intéressant :

[κ]εφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντὸς λόγου·
[ἐπάν]εισιν ἤδη δεῦρ', ἄπεισιν εἰς ἀγρόν
[ζεῦ]γος λαβὼν, [π]αύσ[ε]σθ[ε.......]χόμενοι.

« L'essentiel de tout ce discours, le voici : Il
« sera tantôt de retour ici : il partira pour la cam-
« pagne avec un attelage, vous vous arrêterez..... »

Quintilien (*Instit. or. III. 11.* 27), définissant les trois espèces de *capita,* trouve un exemple de la troisième dans ce passage du Γεωργός : « Tertio (modo) propositio cum affirmatione, ut dicimus *caput rei est,* apud Menandrum κεφάλαιόν ἐστιν. »

Nous perdons pied jusqu'au vers 12, où le texte redevient à peu près intelligible. C'est une des femmes qui émet des doutes sur la réussite de l'entreprise

[ἔ]ξειν ὁ πατήρ· ἡμῖ[ν ἕπεται] τὸ δυστυχεῖν
[ἀτε]νές.

Les trois premiers mots terminent une phrase commencée au vers 11, dans lequel se trouvait l'auxiliaire μέλλει, accompagné d'un pronom à l'accusatif et de l'adverbe ἴσως, qui a subsisté seul.

« (Mais) peut-être son père (le) retiendra-t-il.
« Le malheur est acharné à notre poursuite. »

Le 3e personnage dissipait ces craintes :

τίς ἕξει τοὺς ἐρῶντας· ἔστι δέ
[σκότο]ς εἰς τὸ τοιοῦτ' εὐκτὸν ἥτ' ἐ[ρη]μία

« Qui retiendra les amoureux ? Mais pour un coup
« pareil, souhaitons les ténèbres et la solitude. »

Puis il prenait congé.

V. 15-16. [εὐαγ]γελίσασθαι ταῦτ' ἔγωγ' ἐβ[ο]υλόμην·
[ἔρρ]ωσο.

« Je voulais vous annoncer ces bonnes nouvelles.
« Porte-toi bien. »

La plus âgée des deux femmes répondait, sans répéter le verbe (cf. p. 3, v. 16) :

καὶ σύ γε πολλά [1].

« Porte-toi très bien. »

Après quoi, elle remarquait l'agitation de sa compagne :

τί πέπονθας τέκνον ;

v. 17. [τί πε]ριπατεῖς [σ]τροβοῦσα σὰς χεῖρας ; τί γάρ
[Φί]λινν' ;

[1] Le papyrus a πολλὰ καὶ σύ γε, transposition qui rend le vers absolument faux. Il est très probable, sinon certain, qu'entre le vers 15 et le vers 16, le copiste a sauté une ligne. Dans le texte du papyrus, les adieux du messager sont un peu brusques, et l'on attendrait plutôt ἔρρωσθε qu' ἔρρωσο, puis qu'il doit prendre congé de deux personnes. Je pense donc que son rôle comptait un vers de plus, lequel commençait par ἔρρωσθε, et que l' ἔρρωσο du vers suivant faisait partie de la réplique. L'œil du copiste a glissé du premier de ces deux mots sur le second.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon enfant? Pourquoi « aller et venir ainsi en te tordant les mains? « Qu'as-tu donc Philinna? »

La dernière phrase lisible est dite par la jeune fille :

ἀποροῦμαι νῦν τί ποιῆσαί με δεῖ.
[οἴμο]ι· τίνος ἡ παῖς ἐστι; τούτῳ κοὐδενί...

« Je ne sais maintenant ce qu'il faut que je fasse. « Hélas! Cette enfant, de qui est-elle fille? C'est « à lui et à personne autre que... » Les trois derniers mots du vers 19 pourraient appartenir à une réplique de la vieille femme.

L'émotion qui trouble si fort Philinna s'est emparée d'elle dès que le 3e personnage a parlé de la promesse de mariage faite à la jeune inconnue : (v. 6)

τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσχηται γαμεῖν

En effet, les quelques lettres ιασπαιδ, encore déchiffrables au vers 10, proviennent très probablement de la question ποίας παιδός, la même, avec une légère différence de forme, que Philinna s'adresse au vers 10, quand elle dit : τίνος ἡ παῖς ἐστι.;

II

Que savait-on ou que supposait-on jusqu'ici de la comédie du Γεωργός? Quels renseignements nouveaux nos papyrus fournissent-ils? C'est ce qu'il nous reste à étudier.

On possédait huit fragments, dont les deux plus considérables comptent cinq vers chacun et qui forment un total de vingt-sept vers. Si nous y ajoutons les quelques mots transcrits par le scoliaste d'Aristophane[1] et les trois courtes citations que l'on rangeait parmi les ἄτακτα de Ménandre, mais qui rentrent dans nos textes[2], nous aurons passé en revue tous les éléments déjà connus.

Des huit fragments, les deux plus étendus et un troisième de quatre vers (14 vers en tout sur 27) ont été choisis, ceux-là par Stobée, celui-ci par Orion, dans le nombre des γνῶμαι ou passages sentencieux qui émaillaient le Γεωργός, comme tout le répertoire

[1] ἐν πράγμασιν ἐν μάχαις, ad Plut. v. 652.
[2] ἐκκορηθείης σύ γε, page 2, v. 9. τἄλλα δ'ἄν τις καταβάλῃ, page 3, v. 12; κεφάλαιόν ἐστι, page 4, v. 7.

de Ménandre. C'est dire qu'ils n'apprenaient pas grand chose sur l'action même de la pièce. Les autres proviennent bien de la partie proprement dramatique, mais l'apport en est très modeste.

Les hypothèses n'en avaient que plus beau jeu. Dans une épigramme de Fronton (*Anthol. Pal. XII. 233*) où sont énumérées quelques comédies de Ménandre, le Γεωργός précède immédiatement la Περικειρομένη, dont le ressort principal était la jalousie, à ce que semble indiquer une autre épigramme de l'Anthologie Palatine (V. 218). Meineke en concluait que le protagoniste du Γεωργός était un jaloux. Et comme, dans un des Dialogues de Courtisanes (8. 1), Lucien parle d'un amant ombrageux du nom de Gorgias, le grand critique voyait là pour sa conjecture une confirmation d'autant plus éclatante qu'un certain Gorgias est nommé deux fois dans les fragments. Tout cela était à peine spécieux. Il faut en dire autant de l'idée qu'avait eue le même Meineke de chercher un des épisodes du Γεωργός dans un passage de Properce (II, 5, 21-25), notamment dans ce vers :

Rusticus hæc aliquis tam turpia prælia quærat.

Par contre, Quintilien (XI, 3, 91) nous donne un renseignement positif et précis, quand il dit que l'exposition du Γεωργός était faite par une vieille femme « In expositione.... sermo mulieris... in Georgo incidit. »

Le nouveau texte comprend près d'une centaine

de vers. Cela seul le mettrait absolument hors de pair, puisque les pièces les plus largement extraites dans le recueil des fragments de Ménandre, le Πλόκιον, l'Ὑποβολιμαῖος, le Δύσκολος, les Ἁλιεῖς, le Μισογύνης, l'Ἀρρηφόρος, le Κιθαριστής, les Ἀδελφοί, sont loin d'atteindre ce chiffre. Pour ne prendre que les deux termes extrêmes de cette série descendante, nous avons 54 vers ou parties de vers du Πλόκιον et 21 seulement des Ἀδελφοί. Aucun des fragments non classés ne peut davantage entrer en lice, celui de Tischendorf, le plus considérable de tous, ne comptant que 24 vers.

Ce qui assure à notre texte un second avantage plus grand encore que le premier, c'est la nature des éléments qui le composent. Au lieu du témoignage indirect de ces citations dues à des grammairiens ou à des anthologistes, que guidait dans leurs choix l'intérêt de tel ou tel passage pour la terminologie ou la syntaxe, pour l'histoire des idées morales ou philosophiques, enfin pour tout ce qui n'était pas le drame proprement dit, nous avons le témoignage direct d'un manuscrit de Ménandre, et nous avons aussi de véritables ensembles taillés en pleine intrigue. Nous possédons des scènes, nous voyons agir des personnages.

Le recueil des fragments n'en connaît qu'un seul : c'est Gorgias, que Meineke regardait comme le premier rôle, comme le type de paysan auquel la pièce devait son titre. Gorgias n'est pas

nommé dans nos textes. Ils nous fournissent en revanche de quoi dresser toute une liste, où nous voyons figurer Chrésippe, ses deux fils Cléénète et Echéménès, Philinna la jeune première, une autre femme du nom de Myrrhiné, deux esclaves, Davus et Syrus. A ces sept personnages s'en ajoutent d'autres qui gardent l'anonyme dans nos papyrus : la femme de Chrésippe, le messager qui lui apporte des nouvelles de son mari, le père de famille dont la maison occupe le fond de la scène, son fils aîné revenu de Corinthe, son fils cadet établi à la campagne, deux autres jeunes gens, dont l'un console l'autre d'avoir un rival plus heureux que lui, ce rival lui-même, une matrone, confidente de Philinna, enfin l'officieux qui les instruit toutes les deux du projet d'enlèvement. Nous arrivons, en vérité, à un total presque effrayant, qui nous reporte aux comédies les plus populeuses de l'ancien répertoire ; mais, d'abord, il est possible que tout ce monde ne parût pas sur la scène ; puis, nous aurons à voir s'il n'y a pas lieu de raccourcir cette liste formidable par de justes identifications entre les personnages anonymes et ceux qui sont nommés en toutes lettres.

Pour commencer, la nécessité d'une double identification me paraît ressortir d'un fait qui nous obligerait en même temps à relier entre elles deux parties de notre texte. Au vers 9 de la page 2, le messager qui raconte à la femme de Chrésippe la

maladie de son mari est interrompu par cette virulente apostrophe de son interlocutrice :

ἀλλ' ἐκκορηθείης σύ γ' οἷα τἀγαθὰ
ἥκεις ἀπαγγέλλων.

Le messager avait donc annoncé en entrant qu'il était porteur de bonnes nouvelles. Il en avait aussi de mauvaises qu'il débite d'abord, et la page finit avant qu'il ait justifié sa promesse. Or, au vers 15 de la page 4, le personnage anonyme qui vient de mettre Philinna et sa compagne au courant du mystérieux complot, leur dit, en prenant congé d'elles :

εὐαγγελίσασθαι ταῦτ' ἔγωγ' ἐβουλόμην

« Voilà les bonnes nouvelles que je voulais vous « annoncer. »

Le rapprochement de ces deux passages nous autorise à penser, ce me semble, que les pages 2 et 4 contiennent deux parties d'une seule et même scène, que le messager de la page 2 fait un avec celui de la page 4, que Philinna est présente à la première partie de la scène comme à la seconde, enfin que la vieille femme à qui le messager parle du complot n'est autre que la femme de Chrésippe.

La scène précédente, où Philinna et la femme de Chrésippe étaient seules en présence, commençait probablement au vers 22 de la page 1, après la sortie du jeune voyageur :

ἀλλ' ὡς πρὸς εὔνουν, ὦ Φίλιννα, τοὺς λόγους
ποιουμένη κ. τ. λ.

Elle continuait à la page 2, mais l'espace de quelques vers seulement, jusqu'à l'arrivée du messager.

Nous avons conservé, je crois, l'amorce de la scène qui s'ouvrait à ce moment-là. Ce serait le vers suivant, cité sans nom d'auteur ni titre de pièce par un grammairien anonyme *(FCA. III, p. 460, n° 287)* :

Δᾶος πάρεστι· τί ποτ' ἀπαγγελῶν ἄρα;

« Voici Davus : que vient-il donc annoncer ? »

Je ne puis alléguer à l'appui de cette conjecture que l'évidente convenance de ce vers à la situation et aussi le fait qu'il y avait un Davus dans le Γεωργός. Si elle est admise, nous identifierons les deux messagers, non plus seulement l'un avec l'autre, mais avec un troisième personnage. C'est l'esclave Davus, le même que l'on voit page 3 revenir de la campagne, qui raconte aux deux femmes la maladie de Chrésippe et leur communique le projet d'enlèvement.

Avant de continuer nos recherches sur le personnel de la pièce, je dois dégager les conséquences qui résultent, à un tout autre égard, du rapport que je crois avoir trouvé entre les pages 1, 2 et 4 du papyrus.

Le même épisode qui part des derniers vers de

la page 1 (feuillet I, recto), se développe dans les pages 2 (feuillet I, verso) et 4 (feuillet II, verso), la page 3 (feuillet II, recto) et les 21 premiers vers de la page 1 se rattachant à d'autres épisodes. Cela posé, les 4 pages se succèdent suivant l'un ou l'autre de ces deux ordres-ci :

1° Feuillet I, recto (p. 1), feuillet I, verso (p. 2), feuillet II, verso (p. 4), feuillet II, recto (p. 3).

2° Feuillet II, recto (p. 3), feuillet I, recto (p. 1), feuillet I, verso (p. 2), feuillet II, verso (p. 4).

Si nous admettons l'ordre n° 1, le manuscrit était un codex ou livre formé d'un certain nombre de cahiers, et nos deux feuillets représentent les deux moitiés de la dernière feuille ou feuille intérieure d'un de ces cahiers[1], les pages 1 et 3 étant écrites sur le côté extérieur de la feuille, les pages 2 et 4 sur le côté intérieur.

Si l'on admet, au contraire, l'ordre n° 2, le manuscrit était un *volumen* ou rouleau opisthographe, dont notre page 1 formait la dernière σελίς à l'extrémité droite du recto, et notre page 2 la première σελίς à l'extrémité gauche du verso, la page 3 se trouvant sur le recto, à gauche de la page 1, et la page 4 sur le verso, à droite de la page 2.

A priori, rien ne nous oblige à choisir une des deux alternatives de préférence à l'autre; mais, si

[1] Rien n'est changé à nos conclusions dans l'hypothèse d'un codex formé par la simple superposition de feuilles pliées en deux.

l'on examine de près la page 4, on remarque quelques lettres, sinon lisibles, du moins très visibles, tracées sur le bord droit, à une distance toujours la même du texte de cette page. Ces lettres, placées à intervalles réguliers, dans le sens de la hauteur, commençaient évidemment les lignes d'une autre page ou *σελίς* écrite à droite de la page 4. Ce fait ne s'explique bien que dans l'hypothèse du rouleau opisthographe. La largeur extraordinaire de la marge de droite à la page 1 est d'ailleurs toute naturelle, du moment que nous avons là l'extrémité d'un rouleau.

Nous disions que la page 1 portait le chiffre 6. Le rouleau aurait donc compté en tout douze *σελίδες* et mesuré environ un mètre de longueur, en supposant, selon toute probabilité, que les colonnes avaient à peu près la même largeur. Il est impossible d'apprécier la hauteur moyenne des colonnes; mais, si grande qu'on se l'imagine, irait-on jusqu'à 50 vers par colonne, ce qui serait beaucoup, le texte complet de notre comédie n'entrait pas dans un seul rouleau. Il y avait un second volume.

Pour revenir à l'ordre des scènes dans le papyrus, celle où Myrrhiné conversait avec les deux jeunes gens, l'entretien qu'ils avaient ensuite, l'entrée de Davus et de Syrus, le dialogue entre Myrrhiné et le père de famille, enfin tout le contenu de la page 3 précédait le monologue du voyageur et l'épisode dans lequel Philinna et la femme

de Chrésippe, après échange de confidences, entendaient les nouvelles et les avis de Davus. Rien n'empêche, d'ailleurs, qu'il n'y eût un intervalle plus ou moins considérable de l'une à l'autre de ces deux séries de scènes. La page 3 pouvait fort bien n'être pas contiguë à la page 1. C'est même assez probable : la conversation engagée entre Myrrhiné et le père de famille devait à elle seule comporter un développement qu'elle n'aurait pas eue, si la page 1 avait suivi immédiatement la page 3. Une ou plusieurs σελίδες d'intervalle au recto impliqueraient, il est vrai, un égal intervalle au verso, entre les pages 2 et 4; mais les explications de Davus sur le projet d'enlèvement tenaient certainement une grande place, et nous n'avons à la page 4 que la péroraison de tout son discours :

κεφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντὸς λόγου.

Remarquons enfin à ce propos, toujours en partant de l'identification de Davus avec le messager de la page 2 et celui de la page 4, qu'il ne pouvait, et pour cause, apporter de message aux deux femmes avant son retour de la campagne, ce que l'on serait forcé d'admettre dans l'hypothèse du codex, où la page 2 précèderait la page 3. Il y a là un argument de plus en faveur de l'hypothèse du rouleau opisthographe.

Le héros de la comédie, le vrai γεωργός, n'était pas, comme le pensait Meineke, ce Gorgias à

qui s'adressaient les exhortations et les leçons de morale transcrites par Stobée (εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης κ. τ. λ., p. 93) et Orion (οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνήρ, ὦ Γοργία, p. 95). C'était bien plutôt le vieux Chrésippe, le paysan inséparable de sa bèche, parcimonieux et insouciant à la fois qui, en dépit de son âge et de sa femme, s'obstine à cultiver lui-même son bien et néglige pour le travail des champs le soin de sa famille. L'accident dont il est victime le tient longtemps éloigné de la scène. Il n'y paraissait probablement que vers la fin. Ainsi, dans les Grenouilles d'Aristophane, il suffit aux « coassantes filles des marais », aux « λιμναῖα τέκνα, » de chanter un seul chœur pour laisser leur nom au poème tout entier.

C'était Chrésippe, sans doute, qui disait les jolis vers cités par Orion *(Anthol. 1, 19. frag. 97)* et que ce grammairien donne expressément pour un passage du Γεωργός :

εἰμὶ μὲν ἄγροικος, καὐτὸς οὐκ ἄλλως ἐρῶ,
καὶ τῶν κατ' ἄστυ πραγμάτων οὐ παντελῶς
ἔμπειρος, ὁ δὲ χρόνος τί μ' εἰδέναι ποιεῖ
πλέον.

« Je ne suis qu'un campagnard, je ne dirai pas
« le contraire, et n'ai guère l'expérience des choses
« de la ville ; mais le temps est cause que j'ai ajouté
« quelque peu à ce que je savais. »

Le père de famille, dont il est question aux pages 1 et 3, apparaissait beaucoup plus tôt que le

vieux Chrésippe et tenait probablement beaucoup plus de place dans la comédie. La maison devant laquelle l'action se déroule est à lui ; c'est son domaine que Davus cultive ; nous l'entendons (p. 1) ordonner le sacrifice qui doit précéder le mariage de sa fille ; nous le voyons (p. 3) engagé avec Myrrhiné dans une conversation qui était certainement un des épisodes les plus importants de la pièce.

Le préambule de cet entretien est solennel : Myrrhiné avait évidemment des choses sérieuses à lui révéler. Je fais ici toutes mes réserves sur les conjectures que je me permets de soumettre au lecteur, mais je crois soupçonner quelque chose des propos échangés entre ces deux personnages. Au vers 3 de la page 3, dans le dialogue des deux jeunes gens au sujet du mariage de Philinna, l'un des interlocuteurs, le rival malheureux du fiancé, s'exprime en termes indignés sur le compte de celui-ci :

ὁ μιαρὸς οὗτος ἠδικηκὼς τὴν κόρην.

« (Il l'épouse, lui), ce misérable, après sa cou- « pable conduite envers cette jeune fille. » Si « cette jeune fille » était Philinna, l'exclamation serait par trop naïve, le mariage ayant été considéré de tout temps et en tout pays comme la réparation par excellence. Il s'agissait d'une autre personne, la même peut-être que, dans la scène mystérieuse de la page 4, on appelle vaguement *τὴν παῖδα*.

Je suppose, ce qui est légitime, que le père de famille ignorait les torts de son futur gendre. Ne serait-ce pas pour l'en instruire que Myrrhiné, la mère ou la τροφός de la jeune fille, lui demandait audience avant la célébration du mariage? Nous y gagnerions la meilleure place pour trois des passages déjà connus, les deux fragments de cinq vers cités par Stobée et le quatrain cité par Orion (p. 93, 94 et 95; nous y gagnerions aussi de connaître le nom du père de Philinna. Le premier de ces passages aurait suivi de près le préambule de Myrrhiné. Elle était pauvre et devait s'attendre à voir suspecter les motifs de sa démarche :

εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης
κἂν πάνυ λέγῃ δίκαια· τούτου γὰρ λέγειν
ἕνεκα μόνου νομίζεθ' οὗτος, τοῦ λαβεῖν.
καὶ συκοφάντης εὐθὺς ὁ τὸ τριβώνιον
ἔχων καλεῖται, κἂν ἀδικούμενος τύχῃ.

« On méprise volontiers le pauvre, ô Gorgias,
« quelques justes raisons qu'il ait à faire enten-
« dre. On croit que son seul but en parlant est de
« toucher une somme. Celui qui porte un méchant
« manteau a beau avoir à se plaindre, on dit tout
« de suite que c'est un calomniateur intéressé. »

Puis venait la plainte contre le séducteur, dont Myrrhiné taisait d'abord le nom. Gorgias, sans défiance, jugeait sévèrement le coupable et se répandait en considérations philosophiques :

ὁ δ' ἠδικηκὼς ὅστις ἔσθ' οὗτός ποτε
τὴν ὑμετέραν πενίαν, κακοδαίμων ἔσθ', ὅτι
τοῦτ' ἠδίκηκεν οὗ τυχὸν μεταλήψεται·
εἰ καὶ σφόδρ' εὐπορεῖ γάρ, ἀβεβαίως τρυφᾷ·
τὸ τῆς τύχης γὰρ ῥεῦμά μεταπίπτει ταχύ.

« Quel que soit celui qui a insulté à votre pau-
« vreté, c'est, je le déclare, un misérable. Il a
« insulté à une condition qui pourra devenir la
« sienne. Qu'il possède toute la richesse qu'il
« voudra, son faste n'est pas sûr du lendemain,
« car la fortune a bien vite fait de changer de
« cours. »

Dans les quatre vers cités par Orion, Gorgias reçoit le conseil de calmer les transports d'une colère excessive :

οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνήρ, ὦ Γοργία
ὅστις ἀδικεῖσθαι πλεῖστ' ἐπίστατ' ἐγκρατῶς,
τὸ δ' ὀξύθυμον τοῦτο καὶ λίαν πικρόν
δεῖγμ' ἐστὶν εὐθὺς πᾶσι μικροψυχίας.

« L'homme supérieur aux autres, Gorgias, est
« celui qui sait le mieux se dominer quand on
« lui fait tort. Ces excès de colère et d'amertume
« sont, aux yeux de tous, la preuve immédiate
« d'une âme peu généreuse. »

Quand et par qui cette leçon de morale était-elle prêchée à Gorgias ? Myrrhiné lui adressait-elle ces paroles en le voyant oublier toute sa philosophie dès qu'elle prononçait le nom du coupable,

ou bien était-il ainsi invité au calme dans la scène, nécessairement orageuse, où il apprenait l'histoire de l'enlèvement? La réponse ne semble pas facile. En tout cas, les révélations de Myrrhiné ne le décidaient pas à surseoir au mariage de Philinna, puisque son fils aîné l'entendait, l'instant d'après, donner des ordres pour la cérémonie.

Resterait à savoir ce qui se passait ensuite. La situation se compliquait beaucoup, comme nous pouvons en juger par les scènes des pages 1 et 4. Entre l'événement, le *τὸ συμβεβηκός*, dont le frère de Philinna prenait connaissance à son retour de voyage, et le mystérieux projet que Davus est chargé de communiquer aux deux femmes, il y avait, sans nul doute, une étroite relation. Le fiancé, probablement un des fils de Chrésippe, car ce n'est pas pour rien que Ménandre a mis en présence la famille du vieux paysan et celle de Gorgias, se trouvait à un moment donné dans le plus grand embarras, entre une passion qu'il n'osait avouer et un mariage auquel il ne pouvait se résoudre. C'est ce que nous montre le passage suivant cité par Maxime Planude (p. 100), le seul que nous ayons conservé d'une scène capitale :

ἐμβεβρόντησαι; γελοῖον, ὃς κόρης ἐλευθέρας
εἰς ἔρωθ' ἥκων σιωπᾷς καὶ μάτην ποιουμένους[1]
περιορᾷς γάμους σεαυτῷ.

[1] Un des mss. a ποθουμένης dont Meineke a fait la leçon ποθουμένους, laquelle ne me paraît pas conciliable avec le contexte.

« Es-tu fou? Tu tombes amoureux d'une fille de « condition libre, et tu ne dis rien, et tu laisses « faire inutilement un mariage à ton intention! »

C'était un ami ou un parent qui gourmandait ainsi le fiancé, en le voyant sur le point de faire défaut. Mais nous n'avons pas là le trait de lumière suffisant. L'énigme paraît insoluble. Un texte d'Elien pourrait cependant nous aider à en deviner le mot. L'auteur des *Lettres Rustiques*, ainsi que d'autres écrivains épistolaires, emprunte beaucoup aux poètes de la comédie nouvelle. Comme nous l'avons vu plus haut, la seconde Lettre Rustique contient la transcription presque littérale d'un passage du Γεωργός. C'est dans la 19e que je crois retrouver le dénouement de la même pièce. Je donne ici ce texte tout entier.

Μορμίας Χρέμητι.

Ἐγὼ μὲν ἔθυον γάμους ὁ χρυσοῦς μάτην καὶ περιῄειν ἐστεφανωμένος οὐδὲν δέον καὶ τούς τε ἔνδον καὶ τοὺς ἔξω θεοὺς ἐκολάκευον, ὁ δὲ παῖς κατήγαγε μὲν τὸ ζεῦγος ἐκ τῶν ἀγρῶν ὡς τὴν νύμφην ἐξ ἄστεος εἰς τὸ πατρῷον χωρίον ἐπανάξων, αὐλητρίδα δὲ λυσάμενος, ἧς ἔτυχεν ἐρῶν, νύμφης στόλον αὐτῇ περιβαλὼν ἐπανήγαγέ μοι φάτταν ἀντὶ περιστερᾶς, φασίν, ἑταίραν ἀντὶ νύμφης· καὶ τὰ μὲν πρῶτα αἰδουμένη κορικῶς εὖ μάλα καὶ κατὰ τὸν τῶν γαμουμένων νόμον ὑπέκρυπτε τὴν τέχνην, μόλις δὲ ἀπερράγη ἥ τε σοφία αὐτῶν καὶ αἱ κατ᾽ ἐμοῦ μηχαναί. οὐ μὴν ἐς τὸ παντελές μου καταφρονήσουσιν ὥσπεροῦν πλινθίνου, ἐπεί τοι τὸν

καλὸν νυμφίον εἰς κόρακας ἀποκηρύξω. ἐὰν μὴ τῆς ὑπερβαλλούσης τρυφῆς παυσάμενος σὺν ἐμοὶ ταφρεύῃ καὶ βωλοκοπῇ. τὴν δὲ νύμφην ἀποδώσομαι κἀκείνην ἐπ' ἐξαγωγῇ, ἐάν μή τι καὶ αὐτὴ τῶν ἔργων τῇ Φρυγίᾳ τε καὶ τῇ Θράττῃ συνεπιλαμβάνῃ.

Mormias à Chrémès.

« Dans ma naïveté, j'offrais en pure perte le « sacrifice nuptial ; la tête couronnée de fleurs, « j'allais et je venais pour rien, adorant les dieux « du dedans et les dieux du dehors. Cependant, « mon fils, qui était allé chercher l'attelage aux « champs, pour conduire de la ville à la propriété « de son père l'épouse en personne, amena chez « moi, affublée de la robe de noces, une joueuse « de flûte dont il était tombé amoureux et qu'il « avait rachetée à son maître. Une colombe de la « mauvaise espèce, une courtisane en plumage « de mariée. Grâce aux airs de pudeur virginale « qu'elle sut très bien prendre, en imitant les « façons des épousées, elle réussit d'abord à me « cacher sa profession. »

« Mais, à la fin, leur sagesse ne put tenir, non « plus que le piège qu'ils m'avaient dressé. Il fau- « dra bien qu'ils comptent un peu avec moi ; je « leur montrerai que je ne suis pas une cruche. « J'enverrai ce beau marié à la male heure, à « moins qu'il ne laisse là tout son grand train pour « creuser des rigoles et briser des mottes avec

« moi. Quant à l'épouse, je la vendrai et l'expé-
« dierai hors du pays, si elle ne veut pas aider
« dans leurs ouvrages la Phrygienne et la Thrace. »

Je ne pense pas qu'il y ait à serrer de trop près le contenu de cette lettre. Les prosateurs de l'époque romaine, qui puisaient à pleines mains dans le répertoire de la comédie nouvelle, Dion Chrysostôme, Lucien, Alciphron, Aristénète, d'autres encore, avaient toute liberté pour donner telle forme qu'il leur plaisait à leurs imitations et à leurs emprunts. Rien ne les empêchait de prendre ceci en élaguant cela, de fondre ensemble des éléments de provenance diverse, d'y mêler leurs idées propres, d'adoucir le ton du texte original ou de l'accentuer au contraire. On ne voit pas pourquoi leurs convenances littéraires ne les auraient pas conduits à l'emploi de procédés d'adaptation analogues à ceux dont les poètes comiques latins usaient si largement, quand ils voulaient accommoder leurs modèles grecs au goût du public romain. C'est ce qu'on a un peu oublié, en considérant ces imitations en prose comme de simples métaphrases, qu'il suffisait de faire rentrer dans les moules de la versification dramatique pour restituer autant de textes de comédies [1].

[1] J'ai surtout en vue ici les remarquables essais de M. Kock. Un exemple que je prendrai, non pas dans ses articles du Rheinisches Museum ou de l'Hermès, mais dans les notes critiques de ses Fragmenta Comicorum Atticorum, montrera

Dans le cas particulier, il y avait, non pas ressemblance exacte, mais simplement analogie entre les deux auteurs. En rapprochant de la lettre d'Elien l'épisode du complot chez Ménandre et, d'une manière générale, tout ce que nos fragments anciens ou nouveaux nous font entrevoir de l'intrigue du *Γεωργός*, il devient très probable qu'Elien avait emprunté à notre poète l'idée de cette substitution, si joliment racontée par Mormias, mais qu'il avait très librement modifié les détails du récit.

Représentons-nous un peu comment les choses pouvaient se passer dans la comédie.

Profitant de l'obscurité et de la solitude (*σκότος εἰς τὸ τοιοῦτον εὐκτὸν ἦτ' ἐρημία*, p. 4, v. 14), le fiancé a fait monter à la place de Philinna, sur le char nuptial (*τὸ ζεῦγος*), la jeune fille qu'il aime, et la conduit à la maison paternelle, c'est-à-dire chez Chrésippe, où la noce est attendue. Le vieux

les hasards de sa méthode si ingénieuse. Le fragment du *Γεωργός* :

βουβὼν ἐπήρθη τῷ γέροντι θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτόν.

est presque intégralement transcrit, nous l'avons dit et répété, dans une phrase de la 2me Lettre Rustique. M. Kock s'en autorise pour tirer de la phrase précédente *φελλεῖ ἐπέκοψε τὸ σκέλος πάνυ ἰσχυρῶς* le vers suivant :

φελλεῖ 'πέκοψε τὸ σκέλος ἰσχυρῶς πάνυ.

La conjecture paraissait singulièrement probable. Mais que l'on se reporte dans nos fragments au vers 4 de la page 2, et l'on verra combien le texte de Ménandre s'écarte de cette restitution.

paysan, retenu loin de la ville par ses chères occupations et par sa maladie, peu curieux d'ailleurs de tout ce qui n'est pas sa vigne et sa bêche, s'est reposé sur sa femme du soin de négocier et de préparer le mariage de leur fils. Il n'a jamais vu ni Philinna, ni l'autre jeune fille; il ne se doute nullement du tour qu'on lui joue et dont sa femme est complice. Comment en venait-il à tout découvrir et comment l'affaire finissait-elle par s'arranger à la satisfaction de toutes les parties, c'est ce qu'on voudrait bien savoir. La colère de Chrésippe, s'il se montrait aussi sensible que Mormias, provenait en tout cas du peu de fortune de l'intruse et non de son état social et moral. Ménandre n'en avait pas fait une *αὐλητρίς*, comme l'idée en vint à Elien pour rendre la situation plus piquante. C'était une fille de condition libre. Le fils de Gorgias s'en était épris, avait abusé de sa pauvreté et puis, sur le conseil de son confident, il avait profité, pour la posséder définitivement, du mariage arrangé entre les deux familles.

Notre hypothèse admise, la citation de Maxime Planude s'éclaire parfaitement. Le nom de Mormias que porte chez Elien l'auteur supposé de la 19me Lettre Rustique est sans doute un décalque du nom de Gorgias. Il n'y a rien de plus, toutefois, à inférer de cette paronymie, si ce n'est peut-être que, dans la comédie de Ménandre, le récit dont Elien a suivi les principales données était fait, non

pas directement par Chrésippe, mais par Gorgias, d'après un témoin.

Je laisse à d'autres que moi la tâche agréable d'apprécier la valeur littéraire des fragments que j'ai eu l'heureuse chance de rapporter d'Egypte, la vie qui anime ces scènes dans leur rapide succession, le talent admirable avec lequel, digne émule d'Aristophane et de Lysias, Ménandre sait nuancer les moindres paroles de ses personnages suivant leur sexe, leur âge, leur condition et leur caractère, la souple élégance de son style, la virtuosité de sa versification. Pour quelques-uns de ces mérites singuliers, c'est la première fois que nous sommes vraiment en mesure de confirmer les éloges unanimes des anciens; pour les autres, dont les fragments déjà connus nous avaient permis de juger par nous-mêmes, nous les voyons maintenant se déployer avec bien plus d'ampleur.

Puisse cette première découverte avoir rompu le charme étrange qui semblait empêcher la terre d'Egypte de nous rendre le théâtre du grand poète grec !

Genève, le 1er juillet 1897.

Jules NICOLE

Comme récapitulation de cette étude sur les fragments anciens et nouveaux du Γεωργός, j'en

reproduirai ici le texte, en rétablissant l'ordre suivant lequel ils se succédaient dans la pièce.

Pas plus que le lecteur, je ne me dissimule le caractère très conjectural de cette reconstruction. J'en dis autant de beaucoup des leçons que je propose pour les vers ou parties de vers incomplétement lisibles dans nos papyrus : les notes critiques, offriront d'ailleurs tout moyen de distinguer ces éléments hypothétiques.

Pour les fragments déjà connus, je me réfère constamment au texte de l'édition Kock (F. C. A. III, p. 25-31 et 460), ne m'écartant de cette règle que dans un seul cas, qui sera noté.

La numérotation des scènes ne correspond nullement, cela va sans dire, à leur nombre et à leur suite dans le manuscrit complet. Elle ne fait que servir au classement des termes fort égrenés de la trop courte série qui nous en est restée.

En dressant la liste des personnages, j'ai omis ceux dont la participation directe à l'intrigue du Γεωργός est simplement probable.

ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ

ΓΕΩΡΓΟΣ

ΤΑ ΤΟΥ ΔΡΑΜΑΤΟΣ ΠΡΟΣΩΠΑ

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ
ΓΟΡΓΙΑΣ
ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ
ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΣ
ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ
ΦΙΛΙΝΝΑ
ΕΤΑΙΡΟΣ ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΥ
ΜΥΡΡΙΝΗ
ΔΑΟΣ } *θεράποντες Γοργίου*
ΣΥΡΟΣ }
ΝΕΑΝΙΑΣ Α
ΝΕΑΝΙΑΣ Β

Scena I

ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΣ, ΕΤΑΙΡΟΣ

. . . .

ΕΤΑΙΡΟΣ

ἐμβεβρόντησαι; γελοῖον, ὃς κόρης ἐλευθέρας
εἰς ἔρωθ' ἥκων σιωπᾷς καὶ μάτην ποιουμένους
περιορᾷς γάμους σεαυτῷ.

. . . .

Scena II

ΜΥΡΡΙΝΗ, ΝΕΑΝΙΑΣ Α, ΝΕΑΝΙΑΣ Β

. . . .

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

εἴσει τάχα
πρὸς τὴν θύραν ἐλθοῦσα καὶ καλέσασα.

V. 1-3. Maximus Planudes Walz Rhet. V. 525.

V. 2. *ποιουμένους*] Jean de Sicile a écrit *ποθουμένης*, dont Meineke a tiré *ποθουμένους*, leçon adoptée par Kock.

4. *εἴσει τάχα*] conjecture cf. Arist. Plut, v. 646.

[1] 5-24. Papyrus, Fol. II, p. 3 (recto).

[2] 5. Papyrus : ..οστηνθυρανελθουσακαικαλεσ....

Scena III

ΝΕΑΝΙΑΣ Α, ΝΕΑΝΙΑΣ Β

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

νῦν
τὸν ἀλαζόν' ἔξω τοῦτον εἰπεῖν ὅσα φρονῶ·
Φίλιννά γε τούτῳ· χαιρέτω.

ΝΕΑΝΙΑΣ Β

τί χαιρέτω;
οἰμωζέτω μὲν οὖν· τὸν οὕτω σῶν γαμεῖν.

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

ὁ μιαρὸς οὗτος, ἠδικηκὼς τὴν κόρην.

ΝΕΑΝΙΑΣ Β

χόλους τοσούτους κατατίθου· προσέρχεται
αὐτῶν ὁ θεράπων ἐξ ἀγροῦ Δᾶος· βραχὺ
δευρὶ μεταστῶμεν.

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

τί δ' ἡμῖν εἰπέ μοι
τουτου μέλει;

6. τὸν ἀλαζόν' ἔξω].... ζων' εξω Pap.
7. Φίλιννά γε τούτῳ]..... γεφιλινα Pap. — χαιρέτω·] χαιρετω : Pap.
8. οἰμωζέτω].... ζετω Pap.
9. ὁ μιαρὸς]... αρος Pap.
10. χόλους τοσούτους]...... τοσουτους Pap. — κατατίθου] κατατ.... Pap.
11. αὐτῶν ὁ θεράπων]..... οθεραπων Pap.
12. δευρὶ μεταστῶμεν]..... ̲ιμεταστωμεν : Pap.

ΝΕΑΝΙΑΣ Β

καλόν γ' ἂν εἴη νὴ Δία.

Scena IV

ΔΑΟΣ, ΣΥΡΟΣ

ΔΑΟΣ

ἀγρὸν γεωργεῖν εὐσεβέστερον οὐδένα
οἶμαι· φέρει γὰρ πᾶν ὅ τι τοῖς θεοῖς καλόν
ἀεὶ καθ' ὥραν, μυρρίνην κιττὸν δάφνην
ἄνθη τοσαῦτα· τἄλλα δ' ἄν τις καταβάλῃ,
ἀπέδωκεν ὀρθῶς καὶ δικαίως, οὐ πλέον,
ἀλλ' αὐτὸ τὸ μέτρον. ὁ Σύρος, εἰσένεγχ' ὅμως
πάνθ' ὁπόσα φέρομεν· ταῦτα πάντ' εἰς τοὺς γάμους.

Scena V

ΓΟΡΓΙΑΣ, ΜΥΡΡΙΝΗ

ΓΟΡΓΙΑΣ

ὦ χαῖρε πολλά, Μυρρίνη,

13. τούτου μέλει ;].... μελει : Pap. où la place du 1er pied est laissée en blanc.

14-19. J'ai restitué ces vers d'après Stobée, Flor. LXVII, 5; le scoliaste d'Aristide (541, 31 Dind.) et Alciphron (III, 17).

14. αγρονγεωργεινευσε............ να Pap.

15-16. οιμαιφερειγαρμυρρ.... καλον Pap., avec un φ au-dessus du λ.

17. ανθητοσαυταταλλαδ............ η. Pap.

18. ἀπέδωκεν] απεδοκεν. Pap. — οὐ πλέον] ου.... ν. Pap.

19. εἰσένεγχ'] εισενεγκ Pap.

20. πάνθ ὁπόσα] πανταοσα Pap.

ΜΥΡΡΙΝΗ

πάνυ καὶ σύ γε,
οὕνεκ' ἐθεώρουν γεννικά τε καὶ κόσμια.

ΓΟΡΓΙΑΣ

γύναι, τί πράττεις;

ΜΥΡΡΙΝΗ

βούλομαί σ' ἀγαθῶν λόγων
μᾶλλον δὲ πράξεων ἐσομένων, ἐὰν οἱ θεοί

. . . .
. . . .

εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης
κἂν πάνυ λέγῃ δίκαια· τούτου γὰρ λέγειν
ἕνεκα μόνου νομίζεθ' οὗτος, τοῦ λαβεῖν,
καὶ συκοφάντης εὐθὺς ὁ τὸ τριβώνιον
ἔχων καλεῖται, κἂν ἀδικούμενος τύχῃ.

. . . .

ΓΟΡΓΙΑΣ

. . . .

ὁ δ' ἠδικηκὼς ὅστις ἔσθ' οὗτός ποτε
τὴν ὑμετέραν πενίαν, κακοδαίμων ἔσθ', ὅτι
τοῦτ' ἠδίκηκεν, οὗ τυχὸν μεταλήψεται.

21. πάνυ] νη corrigé en νυ Pap. — σύ γε] συγ. Pap.
22. οὕνεκ'] ο.νεκ Pap. — γεννικά τε] γενικα Pap.
23. ἀγαθῶν] αγαθοισ qui paraît avoir été corrigé en αγαθων Pap.
25-29. Stobée Floril. 95, 5.
30-35. Stobée Floril. 105, 28.

εἰ καὶ σφόδρ' εὐπορεῖ γάρ, ἀβεβαίως τρυφᾷ·
τὸ τῆς τύχης γὰρ ῥεῦμα μεταπίπτει ταχύ.

. . . .
. . . .

Scena VI

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ, ΓΟΡΓΙΑΣ

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ

. . . .
. . . .

.... *προσιὼν πράττων*
.... *ὑποφοβούμενος*
ἦν δ' οὐ πονηρὸς οὐδ' ἐδόκουν.
ἀλλ' εἶθ' ὁ μειρακίσκος ἐν ἀγρῷ διετέλει
μὴ εἰδὼς τὸ συμβεβηκὸς ὃ μ' ἀπολώλεκεν
ἀπόδημον εἰς Κόρινθον ἐπὶ πρᾶξίν τινα.

ΓΟΡΓΙΑΣ (ἔνδοθεν).

ὑπὸ νύκτα γιγνομένην τελοῦμεν τοὺς γάμους.
λαβὲ στεφάνους σύ γ'.

35-60. Papyrus, Fol. I, page (recto).
37. δ. δοκουν Pap. Le reste d'après Bekker Anecd. 1380. Cram. Anecd. Ox IIII 363, 24 (p. 99).
38. ἀλλ' εἶθ']... θ Pap.
39. μὴ εἰδὼς τὸ συμβεβηκὸς]....... υμβεβηκοσ Pap. — ὃ μ ἀπολώλεκεν] ωμ'απολοληκε Pap.
40. ἀπόδημον].... μον Pap.
41. ....πονυκταγινομενηντουσγαμουσ Pap.

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ

αἰσθάνομαι νὴ τοὺς θεούς
τὸν πατέρα θύοντ' ἔνδον· ἐκδίδωσι δὲ
τὴν παῖδ' ὁ πατήρ· ὁμοπατρία γάρ ἐστί μοι
ἔνδον ὑπὸ τῆς νυνὶ γυναικὸς τρεφομένη,
μητρὸς δ' ἀδελφῆς. ἵνα δὲ δυσφεύκτῳ κακῷ
μὴ ἁλῶ, τιν' εὕρηχ' ὁδὸν ἁπλῆν· οὕτως ἔχω·
ἄπειμι περὶ ..... ἔρας οὐδὲν φράσας.
εἶμ'· ἀπολιπὼν δὲ τὸν γάμον τὴν φιλτάτην
Φίλινναν ἀδικήσαιμ' ἄν· οὐ γὰρ εὐσεβές.
κόπτειν δὲ μέλλων τὴν θύραν ὀκνῶ πάλαι·
οὐκ οἶδα γὰρ τὸν ἀδελφόν; εἰ νῦν ἐξ ἀγροῦ
ἐνθάδ' ἐπιδημεῖ, πάντα προνοεῖσθαί μ' ἔδει.
ἀλλ' ἐκποδὼν ἄπειμι καὶ βουλεύσομαι
τοῦτ' αὔθ', ὅπως δεῖ διαφυγεῖν με τὸν γάμον.

42. ....βανωμοιτουσθεουσεστεφανουσ Pap.
43. τὸν πατερα θύοντ]..... ραθυοντα Pap.
44. τὴν παῖδ ὁ πατήρ]...... πατηρ Pap.
45. ἔνδον ὑπὸ τῆς νυνὶ]...... νυνι Pap. — τρεφομένη] τρεφομενησ Pap.
46. μητρὸς δ' ἀδελφῆς, ἵνα]..... δελφη.. να Pap.
47. μὴ ἁλῶ, τιν' ὁδὸν εὕρηχ ἁπλῆν]..... απλην Pap.
48. ἀπειμι περὶ..... ἔρας]..... ερασ Pap.
49. εἶμ ἀπολιπὼν]..... λ.πων Pap.
50. Φίλινναν] .....αν Pap. — εὐσεβές] ευσεβοσ. Pap.
51. κόπτειν] ..πτειν Pap.
52. οὐκ οἶδα] ..κοιδα Pap.
53. ἐνθάδ'] .νθαδ' Pap.
54. ἀλλ'] .λλ' Pap.

Scena VII

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ἀλλ᾽ ὡς πρὸς εὔνουν, ὦ Φίλιννα, τοὺς λόγους
ποιουμένη σε πάντα τἀμαυτῆς λέγω
ἐν οἷς τ᾽ ἐγὼ νῦν εἰμι, καὶ νὴ τὼ θεώ
ὡς σοῦ γ᾽ ἀκούουσ᾽, ὦ τέκνον, μικροῦ δέω
.................................ἔσχατον.

. . . .

Δᾶος πάρεστι· τί ποτ᾽ ἀπαγγελῶν ἄρα;

Scena VIII

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ, ΔΑΟΣ

. . . .

ΔΑΟΣ

. . . .

.....................καὶ φθάσαι γρᾳδιον.....

56. ἀλλ᾽] .λλ Pap.
57. ποιουμένη] .οουμενη Pap.
58. ἐν οἷς τ᾽].. οισδ᾽ Pap.
59. ὡς σοῦ γ᾽]... υγ᾽ Pap.
60. ἔσχατον] σχατον Pap.
61. Anonym. Aristot. Bekk. 93, 25. Cf. Schol. Hermog. Walz Rhet. VII 4, *alios*.
62-88. Papyrus. Fol. 1. Page 2 (verso).
62. γρᾳδιον] γρα... Pap., où l'on voit des traces de lettres sur une grande partie de la ligne.

ὁ Κλεαίνετος γάρ οὗ· τὸ μειράκιον λίαν
περιέχεται. πρώην ποτ' ἐν ταῖς ἀμπέλοις
σκάπτων διέκοψε τὸ σκέλος Χρήσιππος

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ὤ
τάλαιν' ἐγώ.

ΔΑΟΣ

θάρρει, τὸ πέρας δ' ἄκουέ μου·
ἀπὸ τοῦ γὰρ ἕλκους, ὡς τριταῖον ἐγένετο,
βουβὼν ἐπήρθη τῷ γέροντι θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτὸν καὶ κακῶς ἔσχεν πάνυ.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ἀλλ' ἐκκορηθείης σύ γ', οἷα τἀγαθὰ
ἥκεις ἀπαγγέλλων.

ΔΑΟΣ

σιώπα, γράδιον.
ἐνταῦθα χρείας γενομένης αὐτῷ τινος
καθαίμονος, οἱ μὲν οἰκέται καὶ βάρβαροι·
« ἐκύλισ' ἐκεῖνος· ἔστιν οἰμώζειν μόνον. »

63. Κλεαίνετος] κλαιενετοσ Pap. — μειράκιον λίαν] μειρακιον..... Pap.
64. περιέχεται].. ριεχεται Pap. — ἀμπέλοις] αμ... Pap.
65. σκάπτων] σκ.πτων Pap. — Χρήσιππος] χρησ..ποσ Pap.
66. ἐγώ] εγω : Pap.
70. ἐκκορηθείης] εκκορη.ειησ Pap.
71. ἀπαγγέλλων] απαγγελλων : Pap. — γράδιον] γραΐδιον Pap.
73. καθαίμονος] κ..εμ.νος Pap — βάρβαροι] βαρβ..οι Pap.
74. ἐκύλισ'] εκ..ισ Pap. — μόνον[μ..ον Pap.

κἄλιπον ἅπαντες. ὁ δὲ σὸς υἱὸς Ἐχεμένης,
νομίσας ἑαυτοῦ πατέρ' ἀνορθῶσαι, παρὼν
ἤλειφεν ἐξέτριβεν ἀπένιζεν φαγεῖν
προσέφερε παρεμύθευ', ὃ πάνυ φαύλως ἔχει,
σκάζοντ' ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

καλὸν τέκνον νὴ τὸν Δί'.

ΔΑΟΣ

εὖ..................

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

................................δῆτά γ' οὗτος εἰ
εἶχεν λαβὼν παρ' αὑτὸν ἔνδον καὶ σχολὴν
ἦγέ ποτ' ἀπαλλαγεὶς δικέλλης καὶ κακῶν·
οὐ γάρ τίς ἐστι σκληρὸς ὁ γέρων τῷ βίῳ;

ΔΑΟΣ

γυναικί γ'.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

σὺ τὰ πράγματ' ἀνακρούει;

75. κἄλιπον] κ....ον. Pap. — Ἐχεμένης] εχεμ.... Pap.
76. νομίσας] ν.μισασ. Pap — πατέρ' ἀνορθῶσαι, παρὼν] πατερανο..α...... Pap.
77. ἀπένιζεν] απεν.ζεν Pap.
79. σκάζοντ'] αζ.ντ' Pap. — ἐπιμελούμενος] επιμελουμενον. Pap.
80-81. ..λ.ντεκ.. ννητονδι' ευδητκαγ' ουτωσει Pap.
82. εἶχεν λαβὼν]..... αβ.ν Pap.
83. ἦγέ ποτ' ἀπαλλαγεὶς]...... απαλλαγεισ Pap.
84. οὐ γάρ τίς]..... τισ Pap.
85. γυναικί γ']... νεκι Pap. — ἀνακρούει] ανακρουει : Pap.

ΔΑΟΣ

τινά
οὔκ.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

οὐχὶ παντάπασιν ἀγνοῶν;

ΔΑΟΣ

ἴσως
διὰ τοῦτ' ἔγημεν.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

οὐδὲ τοῦ νεανίου
μέλει ποτ' οὐδὲ τῆς ἀδελφῆς τῷ πατρί.

. . . .
. . . .

ΔΑΟΣ

.............................νισμα..η..ος
...............ἐμβαλόντος σοῦ γ' ὅσαι
...πάθημ' ἔπαθέν τι κοινὸν καὶ χάριν
τῆς ἐπιμελείας δώσετ' ἐκ παντὸς λόγου,
δέον αὐτὸν ἀποδοῦναι μόνῳ, 'πεὶ καί, γέρον,
τί ἂν ἔσχε; τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσχηται γαμεῖν.

86. οὔκ. οὐχὶ]... ουχι Pap.
87. .... μενουδετουνεα.... Pap.
88. .... ησαδελφησ....... Pap.
89-107. Papyrus. Fol. II, page 4 (verso).
90. ἐμβαλόντος] εμβαλλοντοσ Pap. — σοῦ γ' ὅσαι] σου. οσαι Pap.
91. πάθημ'].....μ' Pap.
92. τῆς] .ησ Pap. — δώσετ'] δωσετ' Pap.
93. δέον]...ν Pap. — πει] παι Pap. — γέρον] γερων Pap.
94. τί ἂν]..α. Pap. — ὑπέσχηται] υπεσ...αι Pap.

κεφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντὸς λόγου·
ἐπάνεισιν ἤδη δεῦρ᾽, ἄπεισιν εἰς ἀγρὸν
ζεῦγος λαβών, παύσεσθε..... χόμενοι.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

σῆς νουθετήσεως ....

ΦΙΛΙΝΝΑ

ἀπ . ποίας παιδός;

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

.. ..μέλλει... ἴσως
ἕξειν ὁ πατήρ· ἡμῖν ἕπεται τὸ δυστυχεῖν
ἀτενές.

ΔΑΟΣ

τίς ἕξει τοὺς ἐρῶντας; ἔστι δὲ
σκότος εἰς τὸ τοιοῦτ᾽ εὐκτὸν ἤτ᾽ ἐρημία.
εὐαγγελίσασθαι ταῦτ᾽ ἔγωγ᾽ ἐβουλόμην·
ἔρρωσθε...... ... .

95. κεφάλαιόν] .εφαλαιον Pap.
96. ἐπάνεισιν] ....εισιν Pap.
97. ζεῦγος] ...γ.σ Pap. Cf. Ælian. Ep. Rust, 19, in. — παύσεσθε] .αυσ.σθ Pap.
98. νουθετήσεως] νουθετησ... Pap.
99. ποίας παιδός;] ..ιασπαιδ. — μέλλει...ἴσως] ισωσ Pap.
100. ἕξειν ὁ πατήρ] ·ξεινοπα... Pap. — ἡμῖν ἕπεται] ημι....... Pap.
101. ἀτενές] ...νεσ Pap. — ἔστι δὲ] εσ.ιδε Pap.
102. σκότος] .....σ Pap. — ἐρημια] ε..μια Pap.
103. εὐαγγελίσασθαι ταῦτ᾽] ....γελισασθαιτα.. Pap. — ἐβουλόμην] εβ.υλομην Pap.
104. Manque tout entier dans le papyrus.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ἔρρωσο καὶ σύ γε πολλά.

Scena IX

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

τί πέπονθας, τέκν ν ;
τί περιπατεῖς στροβοῦσα σὰς χεῖρας ; τί γάρ,
Φίλινν' ;

ΦΙΛΙΝΝΑ

ἀποροῦμαι νῦν τί ποιῆσαί με δεῖ.
οἴμοι· τίνος ἡ παῖς ἐστι;

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

τούτῳ κοὐδενί

. . . .

. . . .

Scena X

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ, ΓΟΡΓΙΑΣ, ΑΛΛΟΙ

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ

. . . .

εἰμὶ μὲν ἄγροικος, καὐτὸς οὐκ ἄλλως ἐρῶ,

105. ἔρρωσο] ...ωσω Pap. — καὶ σύ γε πολλά] πολλακαισυγε Pap. — πέπονθας] πεπο.θασ Pap.
106. τί περιπατεῖς στροβοῦσα] .... ριπατεισ.τροβουσα Pap.
107. Φίλινν'] .λινν'. Pap — ποιῆσαι] ποησ.. Pap.
108. οἴμοι] ...ι Pap.
109-112. Orion. Anthol. 1. 19 (p. 97).

καὶ τῶν κατ' ἄστυ πραγμάτων οὐ παντελῶς
ἔμπειρος, ὁ δὲ χρόνος τί μ' εἰδέναι ποιεῖ
πλέον.....................................

. . . .

οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνήρ, ὦ Γοργία,
ὅστις ἀδικεῖσθαι πλεῖστ' ἐπίστατ' ἐγκρατῶς,
τὸ δ' ὀξύθυμον τοῦτο καὶ λίαν πικρόν
δεῖγμ' ἐστὶν εὐθὺς πᾶσι μικροψυχίας.

113-116. Orion. Anthol. (p. 95).



W. Kündig & Fils. — Genève.

